

MAGAZINE

NOËL 1933

3 fr.
50

IDHEC
BIBLIOTHÈQUE
92, Champs Élysées
PARIS

KATE DE NAGY

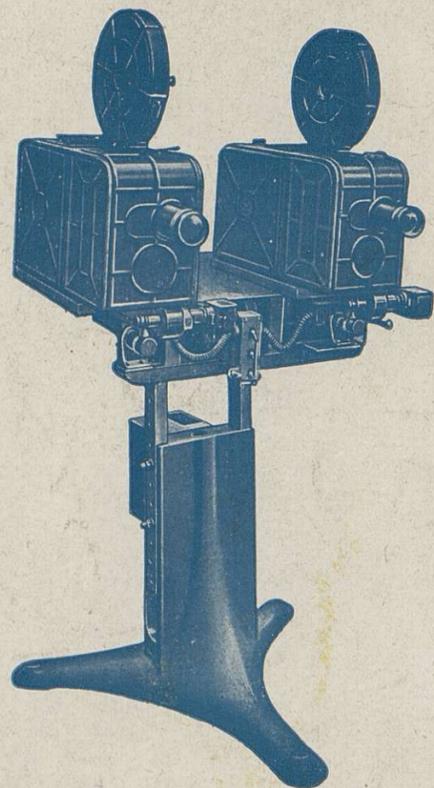
La grande vedette U.F.A. que nous verrons prochainement
dans "AU BOUT DU MONDE" et "UN JOUR VIENDRA" (Edit. A.C.E.)

MARCEL
SAINT-AUBIN

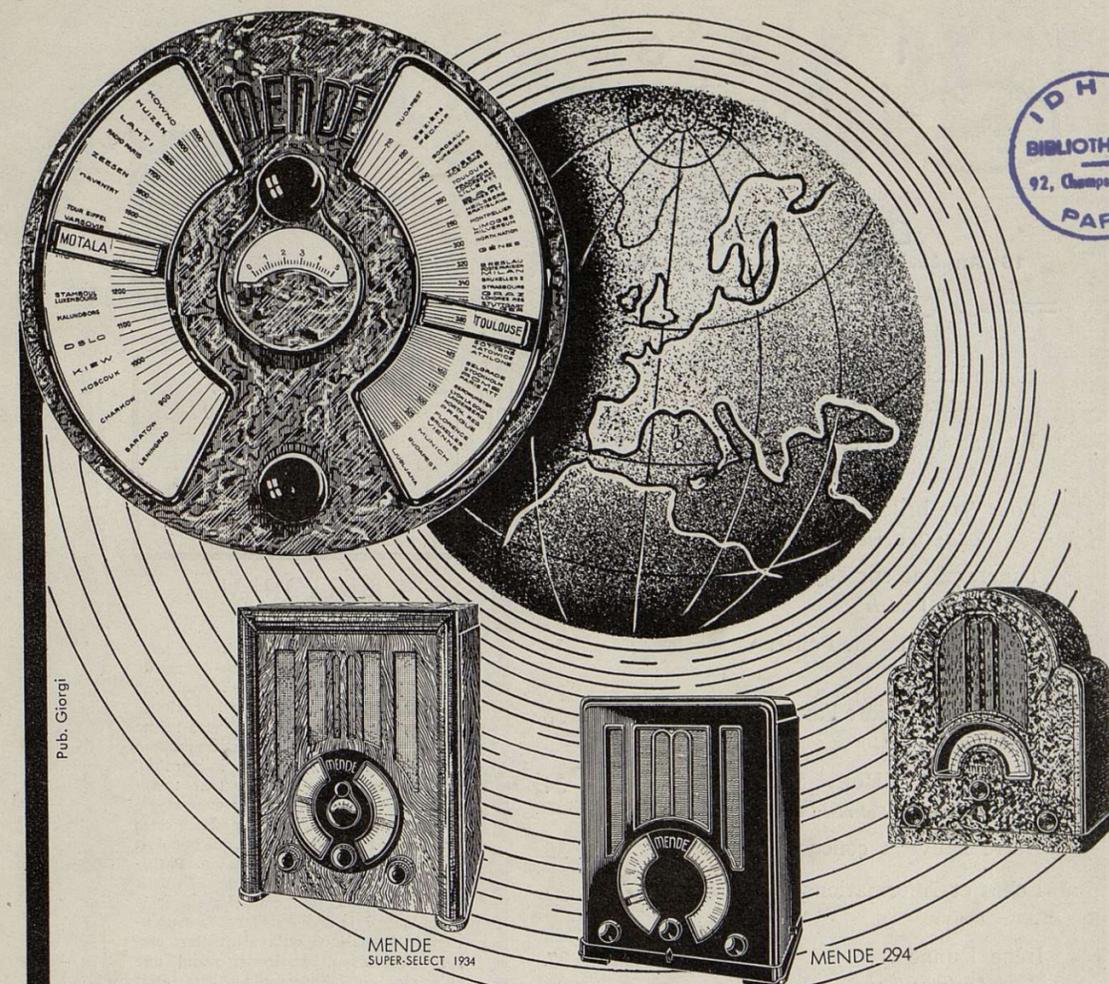
LE POSTE DOUBLE
JACKY-STELLOR

SUR SOCLE FONTE
 EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT
 DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ
 FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS
ANDRÉ DEBRIE
 111-113, rue Saint-Maur
 PARIS



Pub. Giorgi

MENDE SUPER-SELECT 1934

MENDE 294

**LES TROIS
 GAGNANTS
 DU TOUR
 DU MONDE**

POWER-TONE-RADIO

9, Rue du Faubourg Poissonnière
 PARIS - Téléph. : Provence 66-31

DÉMONSTRATIONS : Tous les
 Mercredis et Vendredis à partir de 20h.30
 et tous les jours aux heures d'émissions

Agents demandés pour quelques
 régions encore disponibles

MENDE SUPER-SELECT 1934
 Superhétérodyne 7 lampes. Antifading. Réglage silencieux Milli-Amperemètre. Cadran éclairé à lecture directe exploré par 2 index lumineux. Antenne-lumière. Musicalité inégalée. Puissance énorme : 9 Watts. Réception garantie de toutes les stations du programme. **LE POSTE DE GRAND LUXE.**
 PRIX IMPOSE (complet, toutes licences et taxes comprises) **Frs : 3.500**

MENDE 294 TOUTES ONDES 17 - 2.000 m.
 6 circuits avec présélecteur, 4 lampes modernes, cadran éclairé à lecture directe exploré par 2 index lumineux. Antenne-lumière. Puissance 9 Watts. Musicalité parfaite. Réception en plein jour des ondes courtes et des principales stations étrangères et plus de 80 stations la nuit.
 PRIX IMPOSE (complet, toutes licences et taxes comprises) **Frs : 2.375**

MENDE 248 TOUTES ONDES 17 - 2.000 m.
 Une création merveilleuse : Montage ultra-moderne à 3 lampes. Cadran lumineux à lecture directe. Antenne-lumière. Puissance 9 Watts. Musicalité parfaite. Réception garantie de 30 Stations et des ondes courtes en plein jour. Sépare Rome des P.T.T.
 PRIX IMPOSE (complet, toutes licences et taxes comprises) **Frs : 1.450**

MENDE

1 9 3 3 MAGAZINE

FONDATEUR: JEAN PASCAL

DÉCEMBRE

13^e Année.

Numéro 12

Sommaire

Pierre-Richard Willm <i>Arlette Jazarin</i>	4
Et puis voici Noël <i>Maurice-M. Bessy</i>	6
Pour être belle... (suite) <i>Odile-D. Cambier</i>	8
Panoramique sur 1933 <i>Jean Valdois</i>	11
« Le Gendre de M. Poirier » <i>J. Hayce</i>	14
Peut-on apprendre l'anglais au cinéma ? <i>Lucien Wahl</i>	33
Sur le front d'Hollywood <i>Harold J. Salemsen</i>	34
Notre nouveau concours	35
Échos et Informations <i>Lynx</i>	36
Irène Dunne <i>Lucienne Escoube</i>	37
Comment êtes-vous venu au cinéma ? <i>André Robert</i>	38
Quelques Films devant le public <i>Le Fauteuil 48</i>	39
Les Films du Mois <i>Georges Cohen</i>	41
« Ciné-Magazine » à l'Étranger <i>De nos correspondants particuliers</i>	45
Courrier des Lecteurs <i>Iris</i>	46
Notre Concours : Bulletin de réponse	48

A tous ses lecteurs,
collaborateurs et amis

MAGAZINE

offre ses meilleurs vœux
de bonne année.

ÉDITORIAL

Les années se suivent, et chacune nous apporte sensiblement le même dosage de joie, de bonheur et, hélas ! aussi d'ennuis, de déceptions... Je viens d'avoir la curiosité de relire ce que j'écrivais à cette même place il y a juste un an, dans notre numéro de Noël 1932. J'aurais pu aujourd'hui remettre aux typos le même texte : seuls deux ou trois noms propres eussent été à changer ! On s'occupait en effet, à cette époque, de l'« Affaire Mélo », qui opposait M. Henry Bernstein et la maison Pathé-Natan. N'avons-nous pas actuellement l'« Affaire Ciboulette », qui défraie tant de chroniques ? Je déplorais aussi la conception de la critique qu'avaient alors certains auteurs dramatiques quand une rubrique cinématographique leur était confiée. Ont-ils changé ? Je n'en ai guère l'impression ! Nous retrouvons encore aujourd'hui sous leur plume l'incompréhension et, ce qui est plus grave, la partialité dont ils faisaient déjà preuve. La lecture de quelques quotidiens et hebdomadaires est à ce sujet suffisamment édifiante pour que j'aie besoin d'insister.

Il n'y a rien de changé !
Il ne me reste plus que d'émettre quelques vœux. Mais ne seront-ce pas aussi les mêmes que chaque année nous formulons tous à cette époque... films de qualité... révision des taxes... collaboration intelligente des auteurs et réalisateurs... bonne foi...

Je crains bien que 1934 ne nous apporte les mêmes joies, mais aussi les mêmes déceptions que 1933... Il ne faudra pas encore trop nous plaindre.

A. TINCHANT.

Directeur: ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.
BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.
— (Pays n'ayant pas adhéré) Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-37.
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).

JOYEUX NOËL





tact avec les comédies charmantes et légères. Trois films dans lesquels son visage romantique contrastait avec le visage mutin de la délicieuse Anny Ondra. Ce furent : *Kiki, Baby, La Fille du Régiment*.

Dernièrement, il tournait *L'Épervier*. Et encore *Fanatisme*, réalisé par Gaston Ravel, film dans lequel nous verrons le pathétique visage de Pola Négri, puis *Le Grand Jeu*, sous la direction de Jacques Feyder.

Voici une nomenclature à peu près complète. Onze films. Pour n'avoir pas chômer en studio, Richard-Willm a quelque peu délaissé la scène. C'est dommage. Nous ne craignons pas d'aggraver ses regrets en insistant. Pierre Richard-Willm adore le travail de la

« COMMENT, on peut s'intéresser à moi ? Il y a quelqu'un qui a remarqué mon travail, mes quelques créations à l'écran et qui veuille en parler ? Mais j'en suis très touché. »

Ceci, Pierre Richard-Willm ne l'a pas dit textuellement, mais son sourire étonné et sa façon de répondre n'avaient pas d'autre signification.

Pierre Richard-Willm est particulièrement simple. Alors que beaucoup font des avances aux journalistes afin qu'on parle d'eux et inondent les journaux de leurs photographies, Pierre Richard-Willm reste sage et calme, nourrissant à l'égard du tapage et de l'excès de civilisation une horreur grandissante. La paix, le calme, l'harmonie, tels semblent être ses désirs les plus immédiats. Sans doute, les désirs les plus difficiles à réaliser à qui vit de notre trépidante vie moderne.

Venu, comme tant de ses camarades, du théâtre, Pierre Richard-Willm jouait, à ses débuts à côté de Jeanne Boitel : *Un Soir au front*. Personnage ardent et tourmenté, ployant sous le poids d'une responsabilité énorme, angoissé par un pénible conflit cornélien. Suivit : *Autour d'une Enquête*, film sobre et bien fait, vraisemblable, parfaitement humain. Par une curieuse coïncidence, le personnage de Richard-Willm se trouvait à nouveau enfermé dans un cruel dilemme : toujours cette même lutte de l'amour et du devoir torturant le cœur et la conscience. Annabella et Florelle se partageaient les responsabilités. Pour la quatrième fois Pierre Richard-Willm aborda l'écran dans : *Le Petit Écart*, où il retrouvait Jeanne Boitel, déjà bien différente de son premier personnage d'*Un Soir au front*. C'était son premier essai dans la comédie. Vint : *Sous le Casque de cuir*, réalisé par Favre de Thierrens ; *Les Amours de Pergolèse*. Puis trois films avec Anny Ondra, dans lesquels notre héros, voué jusqu'ici par la destinée et par sa nature, par tout son passé théâtral et par ses goûts personnels, à la tragédie et aux plus sombres drames, prenait con-

scène et déplore personnellement de ne pouvoir s'y donner davantage.

**

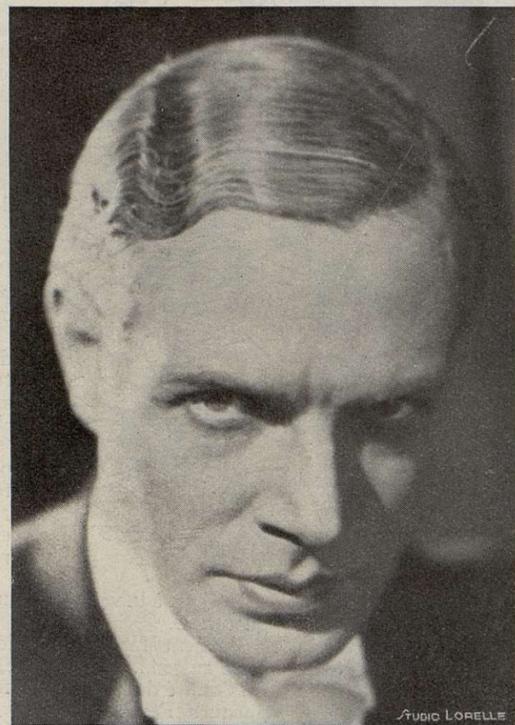
Rien dans sa vie ne semblait vouer Richard-Willm à la scène. Il était né artiste, certes, et devait vivre en artiste, mais dans le sens le plus large du mot. Ses goûts, ses tendances, ses études sans doute, le conduisaient à l'art émouvant de sculpture, et dans ce domaine il fit ses premières armes. Il reste toujours fidèle à ses premières amours, et certaine silhouette ravissante de Niinsky, dans *Le Spectre de la Rose*, fut exposée aux Artistes-Français. Richard-Willm compte fermement réaliser quelques très chers projets : des attitudes les plus caractéristiques de

danseurs inoubliables aux géniales créations. Ceci démontre déjà, en dehors de son délicat talent, une nature fine et curieuse, éprise de toutes manifestations de l'Art, du spirituel et du beau.

Richard-Willm joua à ses débuts *Le Martyre de saint Sébastien*, avec Ida Rubinstein. Si vous n'êtes pas particulièrement attentif, vous lisez cette phrase comme on lit un écho parmi dix autres dans un journal. Cependant, avoir le privilège de débiter aux côtés de la grande Ida Rubinstein, de cette extraordinaire figure féminine dans le domaine de l'art, fantasque et inaccessible, à laquelle la vie des hommes ne peut convenir, qui a besoin pour vivre de grandiose et d'extra-humain, n'est-ce pas, pour celui à qui une telle fortune échoit, l'indice d'une nature peu banale, d'une valeur artistique incontestée, reconnue au premier chef ?

On connaît peu l'Odéon à Paris, encore moins en France. C'est pourtant à l'Odéon que, sous la direction de Gémier, Pierre Richard-Willm travailla et joua tous les rôles classiques et modernes du

De gauche à droite : les différentes incarnations de Pierre-Richard Willm : au cinéma, « *Autour d'une enquête* », « *Les Amours de Pergolèse* » ; au théâtre : « *Le vrai Mystère de la Passion* », et à la ville.



Pierre-Richard Willm

répertoire. Si ses goûts le disposaient, comme nous le disions tout à l'heure, à la tragédie, il n'en montrait pas moins le même enthousiasme pour la non-tragédie. Mais, jouer une pièce « en veston » semblait pour lui un châtement. Une pièce « en veston », c'est encore de la vie, la vie telle que nous la connaissons, telle qu'elle nous échoit. C'est encore trop la réalité, la réalité pénible, cruelle, décevante, telle que se montre la vie à ceux que sert une sensibilité trop vive. N'est-ce pas pour s'évader de la vie que Richard-Willm se vouait au théâtre ? N'est-ce pas pour vivre, quelques heures chaque jour, un semblant de rêve, d'irréel, une émouvante histoire, un beau conte semblable à ceux qu'on dit aux petits enfants émerveillés et qu'il vivait lui-même chaque soir pour le public ?

Malgré cela, il n'est pas difficile de prévoir que Pierre Richard-Willm ne mourra pas sur les planches, soutenu jusqu'au dernier souffle par l'étincelle sacrée à la façon de la Duse ou de la grande Sarah. Une nature, sans doute trop riche, le prédispose à trop de choses, et son bonheur le plus parfait se trouverait sans conteste entre ses délicieuses statuettes et son grand piano en bois clair. Mais Richard-Willm n'est pas encore suffisamment satisfait de sa carrière. Il aimerait, dans le domaine magique du septième art, laisser au public une impression durable et belle, encore plus durable et belle que celle qu'il peut déjà avoir. Il rêve de films magnifiques, — car Richard-Willm a la sagesse de « rêver » ces films sans trop compter sur eux, — de quelques films où passe sans doute un souffle idéalisme que l'on rencontre peu souvent, quelques héros de légende dont la vie symbolique n'a cours que dans de rares cœurs, incorrigiblement épris d'idéal... Chevaliers du roi Arthur : Tristan, Parsifal, Siegfried, Lohengrin... Chevaliers du Graal.

— Quel personnage pensez-vous que j'aimerais jouer ? demande Richard-Willm.

Je n'ai pas su répondre : Tristan. C'est pourtant ce qui pourrait lui arriver de plus beau. N'a-t-il pas joué, sur la vaste scène des Champs-Élysées, cette curieuse reconstitution du Moyen Âge : *Le vrai Mystère de la Passion* ?

Je me rends compte à présent que je vous ai parlé de Pierre Richard-Willm comme d'un être éthéré, épris d'idéal et détaché des choses humaines. J'ai parlé de lui, imprégné encore de cette atmosphère sereine et harmonieuse qu'il a créée autour de lui, des quelques phrases mélancoliques qu'il a dites, de cet amour excessif qu'il éprouve pour les choses du passé.

Pour conclure, et parler de lui comme d'un jeune premier un peu plus accessible, je vous dirai que son visage est romantique, qu'il a de fort beaux cheveux blonds, qu'il est grand et élégant, et que son sourire clair est d'une rare jeunesse. Mais vous le savez aussi bien que moi.

ARLETTE JAZARIN.

...Et puis voici Noël!

"Variations Cinégraphiques"



Cette année, le plus beau conte du Noël cinématographique aurait pu être imaginé par Courteline. C'est une chance, alors même qu'on recherche quelques réflexions fantaisistes, de se trouver soudain en face de la situation la plus cocasse.

Ce Noël 1933 verra donc se conclure, — mais comment donc! — l'action d'un directeur de cinéma contre le maire de sa localité.

Il s'agit de la ville d'Eu. La ville d'Eu a un maire. Pourquoi, par décence, ne pas prononcer plutôt : bourgmestre ?!

M. le maire d'Eu, M. Morin, de par sa naissance, n'a pas toléré la pose sur les murs de sa ville des affiches de *Ce Cochon de Morin*.

— Nous ne sommes plus en période électorale, a-t-il déclaré tout net.

Et je vous jure que ce conte est tout ce qu'il y a de plus réel!

**

Noël est à la veille du jour des vœux.... Nous les prodiguons....

Puissent Marcel L'Herbier rencontrer une autre princesse russe!... Abel Gance, le conseil d'administration du Comité des Forges en mal de propagande!... Puisse Jacques Feyder ne plus retrouver l'amertume d'un retour attristé!

Puissent les Gaby Morlay, Annabella, Albert Préjean, Henry Garat et tous les autres comprendre un jour que, s'ils acceptaient 20 000 francs par film (on les trouvait fort aimables à l'époque du muet), plutôt que 100 000 ou 200 000, les films français finiraient enfin par rapporter des bénéfices!

Que G. W. Pabst retrouve dans l'exil américain une vigueur perdue! Que René Clair s'inquiète enfin d'appliquer son sûr talent à des sujets qui ne soient pas seulement des amusettes sans humanité!

Que Cécile B. de Mille nous fiche la paix!... Que Mervyn Le Roy demeure toujours aussi courageux!...

Que, si on s'avise de tourner un jour *Le Messager*, d'Henry Bernstein, on n'oublie pas d'engager Gustav Froelich, Dita Parlo et Lans Hanson, les interprètes du *Chant du Prisonnier*! Question d'habitude...

Et puis, surtout, qu'on s'avise de juger enfin que le cinéma n'est pas un point de crétinisme. Paul Souday disait une « entreprise d'abrutissement public ». Et il s'agissait du film muet.

Aujourd'hui, il faudrait Céline, et sa verdure d'expression.

**

Et pourquoi pas, aussi, quelques prédictions? Voilà:

Un jour naîtra le film en couleur. Alors, on retrouvera: *Les Misérables*, *Jocelyn*, *Judex*, *La Châtelaine du Liban*,

La Maison du Mystère, *L'Arlésienne*, *Les trois Mousquetaires*, *La Bataille*, *Monte-Cristo*...

Puis apparaîtra le relief. Alors on re-retournera: *Monte-Cristo*, *La Bataille*, *Les trois Mousquetaires*, *L'Arlésienne*, *La Maison du mystère*, *La Châtelaine du Liban*, *Judex*, *Jocelyn*, *Les Misérables*....

Puis, à une quelconque autre occasion, on re-re-retournera *Les trois Cristo*, *Monte Judex*, *L'Arlésienne du Liban*, *La Châtelaine de la Bataille*, *Le Mystère de Jocelyn*, *Le Maison des Misérables*....

Et on construira de nouveaux studios à Bicêtre.

**

Je rêve d'un réveillon, — oh! cette charmante allitération! — qui réunirait les personnages suivants: John Barrymore, Joan Crawford, Al Capone, Lupe Velez, Billie Dove, Ruth Chatterton, Marlène Dietrich, William Powell, Ruddy Rogero, Mussolini, Gandhi, Einstein, Sinclair Lewis, Florence Vidor, Eric von Stroheim, Jesse Lasky, Sam Goldwyn, le marquis de la Falaise, Will Hays, Roxy, Frank Borzage et Clarence Brown.

L'an passé, en effet, tous ces noms furent proclamés comme ceux des gens les plus populaires du monde. Un quartier moyen de Chicago établit cette hiérarchie de la célébrité. Sur vingt-trois élus, dix-sept cinéastes! Un record.

Les gens en chœur bavarderaient à qui mieux mieux. Ils constitueraient autour de cette divinité nouvelle: la gloire, une équipe décidée de Rois Mages...

Qui n'offriraient ni encens, ni myrrhe, ni or.... Mais seulement des interviews!

**

Voici Noël!...

A l'arbre sombre, tout droit planté comme un jeune premier qui craint d'abîmer son maquillage, sachons accrocher les plus doux présents cinématographiques. Tout le clinquant d'hier, les « mignonnettes petites bougies de couleurs assorties », les panaches argentées, les boules de verre étincelantes réjouissaient les enfants que nous avons été.

Aujourd'hui, Memette (douze ans) préfère un beau portrait d'Henry Garat et les derniers conseils de Lily Star pour obtenir une peau plus douce que l'amour.

Quant à Toto (onze ans), il m'a avoué:

— Moi, je veux du *sex-appeal*! Tu te rends compte!

**

Conte de Noël bien entendu.

MAURICE M. BESSY.



On reconnaît sur l'arbre et de haut en bas: Greta Garbo, Albert Préjean, Joan Crawford, Henri Garat, Gaby Morlay, John Barrymore et Annabella.





TARDIVES, mais loin d'être pour cela moins intéressantes que les recettes de beauté d'Alice Field, d'Edith Méra ou de Jeanne Boitel, que nous avons publiées dans notre dernier numéro (1), d'autres réponses à notre enquête nous sont parvenues.

Elles nous paraissent compléter harmonieusement cette petite revue des secrets de beauté, de santé et de charme de quelques vedettes parisiennes. Elles confirment cette consolante vérité qu'il n'est point besoin de coûteux maquillages ou d'extravagants traitements pour entretenir ou développer les possibilités de séduction que toute femme porte en elle. Si certaines stars recourent à des produits de beauté difficilement accessibles à toutes les bourses, si certaines artistes font appel aux soins de masseurs payés comme des ministres, la plupart d'entre elles, répétons-le, s'en passent allègrement. Mais que les voix de Marie Glory, de Blanche Montel, de Simone Vaudry, de Simone Simon, d'Arletty, se joignent en un chœur convaincu pour persuader, mieux que je ne le saurais faire, les jouvencelles avides de secrets...

**

MARIE GLORY, que nous reverrons bientôt en loup de mer de fantaisie dans *Charlemagne*, est l'une

(1) Voir le début de cette enquête dans notre numéro de novembre.

Voir le début de cette enquête dans le numéro de novembre (Réponse d'EDITH MÉRA, ALICE FIELD, EDWIGE FEUILLÈRE, JEANNE BOITEL et JOSETTE DAY.)

Ci-dessus un montage photographique amusant nous montre sous les yeux de son professeur Marie Glory faisant des exercices d'assouplissement en compagnie de... Marie Glory.

des plus gaies luronnes du cinéma français. Je dis « luronne », parce que ce mot reflète un peu de sa bonne humeur physique et morale, de sa santé et Normande optimiste.

— Comment êtes-vous belle ? C'est simple et difficile tout à la fois, écrit-elle. Simple parce qu'un visage souriant est presque toujours charmant. Difficile parce que la nature vous fait quelquefois la blague de vous affubler d'un drôle de petit nez et d'une chevelure rebelle.

» En ce qui concerne ce dernier cadeau de la Dame injuste, je suis gratifiée de cheveux fins et délicats, ce qui est pire que tout. Alors, je m'offre des brossages énergiques, si énergiques qu'ils font rougir de honte mon cuir chevelu. Je rends au coiffeur des visites aussi fréquentes que possible. Mais puis-je garantir l'efficacité de ce traitement ?

» La peau ? Je ne lui donne jamais d'eau, pour ne pas l'irriter. Quant aux savons, ils sont bannis à jamais. Si je m'en servais, je serais comme une pomme de reinette !

» J'emploie pour mon maquillage des produits aussi simples et aussi naturels que possible. De grâce, si vous voulez m'imiter, laissez respirer votre pauvre peau, cette peau qui n'est jamais dans son état naturel. Pendant les vacances, faites ce que je fais : je ne mets pas un brin de maquillage. Peut-être est-ce imprudent... Je soigne ainsi non par les onguents, mais par la santé, une peau qui a cuit et recuit des journées entières sous les sunlights.

» Les yeux ont besoin d'être lavés le plus souvent possible à l'eau bouillie contenant un peu d'acide borique ou de la camomille. Quelques gouttes de collyre luttent contre l'irritation. Veillez surtout à l'extrême propreté des fards et des brosses qui servent à les appliquer.

» Quelques instants de repos loin de toute lumière naturelle ou artificielle, dans une position allongée, soulagent admirablement les yeux fatigués.

» Pour la bouche, employez le savon, les pâtes dentifrices et les brosses autant que vous voudrez, trois fois par jour au moins. Je ne me souviens pas d'avoir failli à ce rite, aussi fatiguée que j'aie pu être.

» La santé dépend certainement du genre de vie que l'on mène, pour nombre de malade en tout cas.

» La ligne ! Ah... la ligne !... Il fut un temps où je l'ai bien mal défendue ! Gourmande, je l'étais, mais oui, et avec joie. Alors... Je suis demeurée, mais je fais beaucoup d'exercice, et me voilà délivrée de cette odieuse crainte : grossir.

» Lorsqu'il m'arrive de dîner confortablement, je déjeune uniquement le lendemain d'un peu de viande grillée, de salade et de fruits. Ce n'est pas un régime pénible ni compliqué. Grâce à lui, mesurant 1^m,65, je pèse sans vêtements... et sans souffrances 58 kilogrammes.

» Alors voilà, la vie est belle et, quand elle semble telle, n'est-on pas toujours jolie ?

**

Tout le monde sait que **BLANCHE MONTEL**, artiste aimée parmi les aimées, est en même temps une femme d'une rare activité et une sportive intrépide.

Sa réponse reflète cette personnalité moderne, courageuse et alerte.

— Le meilleur moyen de rester jeune, — et quand on est jeune, on est rarement laide, — c'est de vivre au grand air le plus possible.

» Les fards, les teintures et toutes les histoires baptisées « soins de beauté » sont des marchands d'illusions... Rester soi-même, tout est là !

» Pour rester soi-même, pour conserver sa ligne ou l'améliorer, pour avoir la peau nette, fraîche, le regard vif, la démarche souple et le moral excellent, une seule méthode existe : la vie au grand air, le sport.

» Il faut nager, marcher, courir, sauter... C'est simple et à la « portée de toutes les bourses », pour employer le plus commun des « lieux communs ».

**

Je me souviendrai longtemps de mon ahurissement en entendant un jour Simone Vaudry dire : « Au fait, je suis la doyenne du cinéma français ! »

SIMONE VAUDRY : un petit bout de femme rieur, sensible, fidèle, courageux. Un petit visage jeune qui passe de la mélancolie à la gaîté en quelques secondes. Un corps menu, léger. Pourtant, c'est vrai : cette jeune première qu'on ne voit plus assez a débuté à cinq ans, a été l'une des grandes vedettes adolescentes du film muet. Nous la retrouverons bientôt, dans une opérette probablement, puis à l'écran.

— Jamais d'eau, dit-elle, à l'instar de Marie Glory. Sur la figure bien entendu, car je crois les bienfaits de l'hydrothérapie inestimables pour le corps. Je me nettoie le visage au lait de Sapolan, un produit qui est à base de concombre. Je me maquille aussi légèrement que possible, en utili-



Ci-dessus : La très gracieuse et très sportive Blanche Montel.

Ci-contre : Simone Vaudry que nous reverrons bientôt à l'écran.

sant du rose gras pour les joues et, sous ma poudre de ville, une poudre un peu ocrée dont l'emploi a pour effet d'uniformiser et d'adoucir ce maquillage.

» Pour les cheveux ? Shampoing aux jaunes d'œufs, rinçage à l'eau additionnée de vinaigre ou de citron. Décoloration au henné blanc. Mais ça, c'est l'affaire du coiffeur !

» Je ne suis pas de régime alimentaire, n'ayant guère de tentances à l'épaississement et ne mangeant jamais beaucoup. Cela ne m'empêche pas de pratiquer régulièrement la natation et de travailler



Baum transformé en film : la jeunesse...

**

ARLETTY, créatrice des cheveux en coup de vent, femme au charme piquant, au nom impertinent, aux déshabillés suggestifs, est plus simple que ses rôles ne pouvaient nous le faire supposer. Ne comptez pas sur elle pour s'engager de régimes, de secrets, de contraintes.

— Secrets de beauté? Oh! le gros mot!...

» Eh bien! voilà : je dors six heures par jour et je mange beaucoup.

» Je suis optimiste.

» Surtout, surtout optimiste.

» C'est tout.

**

MONA GOYA, dont nous avons annoncé la réponse dans notre dernier numéro, est une blonde, qui, tout en étant vedette, apprécie les bonnes choses.

— Comment suis-je belle? et, mon Dieu! et ma modestie qu'en faites-vous?

» Tous les jours massage à l'huile pour donner à mes cheveux la souplesse et le brillant qu'ils n'ont pas. Ensuite, avec de l'eau, je fais moi-même la mise en plis. Pour la peau, je me maquille tous les soirs, et, avec une crème rapioactive, je masse tous les muscles avec mes doigts. Pour resserrer les pores, je me sers d'une lotion faite avec de l'éther, de l'eau de rose et de la glycérine. Étant très blonde, j'utilise une poudre très foncée, du rimmel bleu pour mes yeux, et je tâche d'assortir le rouge à lèvres à celui des joues.

» Pour conserver ma ligne, — chose difficile, car je suis gourmande, — un jour par semaine je ne mange pas et je reste couchée. J'expie ainsi tous mes péchés de gourmandise des autres jours; je crois que c'est cela qui m'empêche de grossir.

**

Jeunesse, repos, optimisme.

Voulez-vous de cette trinité comme mot de la fin?

Enquête
menée par
O.-D. CAMBIER.

Arletty l'éternelle optimiste.



Simone Simon dont les vingt ans se dispensent de toute recette de beauté.

la danse, qui est la première source de la grâce.

**

Dans sa loge des Bouffes, **SIMONE SIMON** achève de dessiner sur son visage mutin une bouche plus grande que nature, une bouche « de scène ».

L'irrésistible femme-enfant! Ce n'est pas ainsi qu'il faut la voir, mais loin de tous ces fards qui empâtent ses traits. Elle le sait et elle n'ignore pas davantage que je suis venue là beaucoup plus pour lui dire bonjour que pour chercher d'inexistants secrets.

— De quoi est-ce que j'aurais l'air, dit-elle en se moquant très nettement de moi, non mais, de quoi est-ce que j'aurais l'air? Je ne peux pourtant pas inventer des trucs compliqués, je me lave au savon Cadum, moi!

Si, elle a une recette de bonne femme, la petite, l'adorable Puck du *Lac-aux-Dames*, roman de Vicki

Panoramique sur 1933

L'ANNÉE qui se termine fut-elle faste ou néfaste? Je crois, en tout cas, que l'industrie cinématographique, si elle vit cesser l'activité d'une des grandes maisons françaises de production et d'édition, n'a pas lieu de se plaindre de ces douze mois. Luttant énergiquement contre la crise, qui atteignait durement les autres industries, la nôtre, sans prétendre à la prospérité, continuait son bonhomme de chemin, vaillamment, courageusement.

Le résultat est que, en ces jours de fête, lorsqu'on se penche sur son passé d'une année, on peut le faire sans trop de désespoir.

Naturellement, à côté de cette grande faillite, de petites faillites sont venues se greffer. Des cinémas ont croulé. Taxes, encore taxes, toujours taxes iniques.

Par contre, nous avons vu plusieurs théâtres se transformer en cinémas, notamment le théâtre de l'Avenue, l'Élysée-Gaumont revenir à sa destination primitive, et l'inauguration de Cinéac-Montparnasse, situé, ô miracle! en pleine gare Montparnasse, dans la poussièreuse cour des messageries, devenue un hall moderne et clair; le studio Universel, le Lord-Byron, le Marignan, le Delambre, etc....

Entre temps, les auteurs ont poussé une pointe victorieuse contre le cinéma. Non contents de déléguer leurs plus vipérins confrères à l'attaque systématique du cinéma dans les feuilletons qui leur sont dévolus dans certains journaux ou hebdomadaires parisiens, ils font au cinéma, coupable souvent et uniquement de leur faire gagner beaucoup d'argent, une guerre sans merci.

Mais peut-on méconnaître que la pensée ne peut se vendre et rester libre... à moins de conventions...

Que pense le bon public, pris à témoin dans cette affaire *Ciboulette*. Quoi! se dit-il, M. de Croisset n'a pas été admis à voir « visualiser » *Ciboulette*. Mais que ne l'a-t-il demandé? Si on lui avait refusé l'entrée des studios, il eût eu beau jeu, à ce moment-là, pour faire valoir des droits qu'il eût dû se réserver. Mais... M. de Croisset n'a rien demandé du tout. Il s'est désintéressé du film. Et quand il est sorti au Paramount, il est allé se voir... refléter sur l'écran. Je ne sais si je me fais bien comprendre... mais M. de Croisset a surtout tonné parce que le film a rétabli dans sa crudité gênante le livret de *Ciboulette*, et qu'en vérité son auteur ne le croyait pas si insignifiant. L'écran faisant office de miroir lui a renvoyé sa propre indigence.

Ah! j'oubliais..., dans le même ordre d'idées, il y a eu naturellement de fileux articles de M. Alfred Savoir et de M. Wolff... M. Wolff, qui récuse le cinéma, qui condamne le doublage, n'hésite pas à monnayer son nom et sa littérature en faisant des doublages, notamment celui de *Nous les Mères*.

Passons.

Lilian Harvey est partie pour l'Amérique.

Ce départ coïncide avec l'avènement victorieux du régime hitlérien et des menées anti-juives dans toute l'Allemagne. Lilian a horreur de la violence. Ce petit elfe dansant est allé tourner pour beaucoup d'argent dans la radieuse Californie. Nous avons vu son premier film américain : *La 40 CV du Roi*. C'est gentil, mais nous espérons mieux d'elle et de sa fusion avec la riche technique américaine.

Comme conclusion à la persécution des Juifs, ceux d'Allemagne (pas tous, quoi qu'on en ait dit) sont venus



Louis Jouvet et Marcel Vallée dans « Topaze », prototype du théâtre filmé.



Une scène du « Juif errant », qui, avec « La Vie privée d'Henry VIII », aura représenté cette année en France la production anglaise.

Les principaux interprètes, dont Bebe Daniels de « 42° Rue », qui met en scène les coulisses d'un music-hall et possède toutes les qualités propres aux excellents films qui nous sont venus cette année d'Amérique.





De gauche à droite : Eichberger, Louise Ullrich, Magda Schneider et Liebeneiner, dans « Liebelei », film allemand, un des gros succès de l'année.

en masse en France. Nous avons assisté à l'invasion pacifique de MM. Siodmak, Litvak, Kurt Bernhardt, Max Ophüls, Joë May, Friedrich Feher, Robert Liebmann, Richard Oswald et d'autres que j'ometts, et d'autres que j'oublie. Je ne parle pas des nombreux scénaristes, opérateurs, décorateurs, petits techniciens, minuscules assistants, infimes rouages de la grande mécanique du cinéma. Et tous les producteurs indépendants des firmes allemandes sont venus échafauder en France des combinaisons internationales qui ont parfois donné d'excellents résultats.

Nous avons accueilli ces réfugiés comme nous le devons. Souhaitons seulement que nos compatriotes ne soient pas lésés et que le travail soit équitablement distribué, d'abord à nos nationaux... ensuite à nos hôtes.

L'année qui vient de finir a vu le triomphe des indépendants, des petits producteurs. C'est presque entièrement à eux que l'on doit les meilleurs films français. D'ailleurs, les grandes maisons comme Pathé-Natan et G. F. F. A. en viennent à ce système excellent qui consiste à fournir à un producteur studio et matériel, puis à distribuer le film ainsi produit.

Il faut mentionner que le premier bal du cinéma français a été donné à l'Opéra. Gros tralala, où il ne manquait qu'un peu de vraie élégance.

**

Je vais maintenant énumérer les principaux évé-

Laurel et Hardy n'ont en rien changé leur formule, et cette année, comme les précédentes, aura vu consacré leur talent. Une scène de « Fra Diavolo ».



ments de l'année, brièvement, me réservant d'épiloquer un peu sur quelques-uns d'entre eux.

Les auteurs et directeurs de théâtre se sont constitués en société.

On a réuni le Congrès de la Fédération internationale de la Presse cinématographique.

Nous avons appris la mort de M. Clément Maurice, de Prince Rigadin (le bon comique d'avant guerre resté un bon comédien), du grand acteur Jean Angelo et de l'admirable Firmin Gémier. Le film *Les Croix de bois* a été interdit en Allemagne à cause de sa portée pacifiste (sic).

G. F. F. A. a repris les cinémas du circuit Jacques Haik, y compris le Colisée, le Rex et l'Olympia.

Un film de propagande pour l'aviation commerciale *I. F. r. ne répond plus* est sorti en même temps qu'était installé en plein Atlantique un vaisseau allemand affecté au rôle de base maritime pour avions transatlantiques.

Le Marignan a été inauguré solennellement avec *La Dame de chez Maxim's*.

La censure provinciale a donné durement sur les films.

La Fox-Europa, organisme de production de films français, s'est établie chez nous et en est à son deuxième film : *Liliom*, de Fritz Lang.

M. Delac est allé aux U. S. A. Voyage d'études.

M. Daniel Mendaille a réclamé 1.800.000 francs de dommages-intérêts pour copie d'un scénario de lui. Débouté.

On a achevé et présenté *Le Roi Pausole*, commencé l'année dernière.

Les films allemands sont sifflés à Paris et dans les pays orientaux, où vivent de nombreux israélites.

Le fameux *Salon international du Cinéma* a ouvert ses portes au Palais des Expositions. Grand banquet, discours, puis après, visite des stands, où les petits exposants n'étaient que de très loin apparentés au cinéma. Il est vrai que les organisateurs n'étaient pas français.

A Berlin se fonde la Filmcreditbank, Banque du Cinéma.

Le nouveau contrat de location des films soulève des tempêtes chez les directeurs français.

Notre grand metteur en scène Jacques Feyder peut enfin tourner son premier film parlant français en France : *Le grand Jeu*.

Nous avons eu la visite de M. Carl Laemmle, grand patron d'Universal, petit bonhomme souriant et intelligent qui vient constater le succès de *Back Street* en France.

En Amérique, mort de Renée Adoré, notre compatriote, qui joua dans ce grand succès du film muet : *La grande Parade*.

Marlene Dietrich, qui fut notre hôte et assista à de nombreux galas parisiens, est repartie pour Hollywood, tandis qu'Elisabeth Bergner tourne à Londres *Catherine de Russie*, avec le fils Fairbanks, sous la direction de Korda, qui fut le réalisateur d'un des meilleurs films de l'année : *La Vie privée d'Henry VIII*, génialement interprété par Charles Laughton.

Le film anglais affirme sa vigueur avec le gala d'*Henry VIII* au Lord-Byron, et de *I was a spy* à l'Élysée-Gaumont.

Les techniciens et artisans du cinéma français forment un syndicat pour se protéger contre l'invasion des studios par les réfugiés allemands : Syndicat des chefs cinéastes.

Pola Négre tourne en France un film de Gaston Ravel : *Fanatisme*.

Il y a grève générale à Hollywood (quelques heures).

A New-York, on édifie le code du cinéma américain.

Et en France ?

Emil Ludwig part pour Hollywood et en revient

écœuré, selon ses propres termes. « Hollywood est une maison de fous. »

On double, paraît-il, des films britanniques en langue américaine.

Marcel Pagnol fait paraître une retentissante interview où il déclare que le cinéma, c'est avant tout du théâtre filmé et que le cinéma parlant doit être et est du théâtre imprimé.

Les journalistes belges organisent à Bruxelles et à Anvers la Semaine belge du cinéma.

L'Opéra ouvre ses portes au cinéma, pour le gala de *L'Agonie des Aigles*, avec la présence effective de M. Lebrun, Président de la République.

La loterie nationale inspire plusieurs scénarios.

René Clair entre chez Pathé-Natan.

Et Julien Duvivier est engagé par London Film pour faire tourner Maurice Chevalier dans *La Fayette*.

On met à l'écran le chef-d'œuvre de Flaubert : *Madame Bovary* (Jean Renoir dirige Pierre Renoir et Valentine Tessier).

**

Et, durant ces douze mois, pensez-vous, quels films a-t-on projetés ?

Voici, à peu près... ceux qui ont quelque importance :

Topaze, avec Louis Jouvet ; *14 Juillet*, de René Clair ; *Si j'avais un Million*, *Don Quichotte*, de Pabst ; *L'Homme à l'Hispano*, *La Tête d'un Homme*, et le magistral *Cavalcade*. On voit *State Fair* et *Révolte au Zoo* au cinéma Édouard-VII, deux films américains ravissants. Epstein sort enfin *L'Or des mers*, et Eclair-Journal lance un document sur *L'Allemagne de Guillaume II et l'Allemagne d'Hitler*. Puis plus tard viendront *Ombres sur l'Europe* (film du Couloir polonais) et le film *Sur la Sarre*, excellents documents de reportage filmé.

Deux réussites américaines : *42^e Rue* et *Trouble in Paradise*, de Lubitsch. Un bon film français : *La Fusée*, avec Gémier. A l'Apollo, le système des deux films nous donne *Chercheuses d'Or*, *20.000 ans sous les verrous*, *Le Valet d'Argent*, *Masques de cire*, après le triomphal *Je suis un évadé*, qui nous a fait connaître Paul Muni.

On fait connaissance de Max Ophüls et de sa délicieuse vedette : Magda Schneider, dans *Liebelei*, film viennois auquel succède un adorable film également viennois : *Symphonie inachevée*, sur une page de la vie de Schubert.

On voit *L'Assommoir*, d'É. Zola ; *Les Ailes brisées*, de Pierre Wolff ; le sensible film d'Harry Lachmann : *La belle Marinière*, interprété par Blanchard, Gabin et Madeleine Renaud. Les dessins animés en couleurs charment tout le monde. Courteline est illustré par *Boubouroche* et *La Paix chez soi*. On présente *Jocelyn*, *Dans les rues*, *Matricule 33* (premier film de la Fox en France), *La Maternelle*, *L'Ordonnance*. *King-Kong* amène sa formidable mise en scène. On voit : *Il était une fois*, *Nous les Mères* (voir plus haut), *Tire-au-Flanc*, *L'Ami Fritz*, *L'Épervier*, avec la princesse Paley, et surtout l'admirable Charles Boyer, *Thomas Garner*, film américain supérieur d'originalité et de qualités humaines ; *Le Sexe faible*, *L'illustre Maurin*, *La Robe rouge*, d'après Brieux ; *Le maître de Forges*, d'après G. Ohnet ; *Knock*, de Jules Romains (pièce fidèlement photographiée et jouée par Louis Jouvet) ; *Emperor Jones*, avec le nègre Robeson, et *Conquerors*, sorte de cavalcade de l'histoire américaine, sont deux œuvres curieuses. *Ciboulette* sort et fait scandale ; *Le petit Roi*, de Julien Duvivier. On présente : *Le Tunnel*, œuvre grandiose ; *Étienne*, du bon théâtre bien joué ; *Trois pour cent*, du bon théâtre délicatement transposé ; *Le Juif errant*, film anglais avec Conrad Veidt ; *La Voie sans disque*, film tourné en Éthiopie avec Gina Manès. Dans plusieurs salles spécia-



« Thomas Garner », film américain, aura innové une formule de montage dont la presse et le public ont été unanimes à louer les qualités et l'originalité (Colleen Moore et Spencer Tracy).

lisées, on voit le dernier film de Marlene Dietrich, *Cantique d'amour* ; le film de Mary Pickford : *Secrets*, *Jenny Gerhard*, avec Sylvia Sydney, sorte de *Back Street* tragique, et, dans un cinéma de Montparnasse, deux films soviétiques : *Dostoïewski* (lent et ennuyeux) et *La Terre a soif*, merveilleux documentaire. Signalons aussi la réapparition, sans tambour ni trompette, d'Al Jolson, dans *Hallelujah I'm a tramp* !

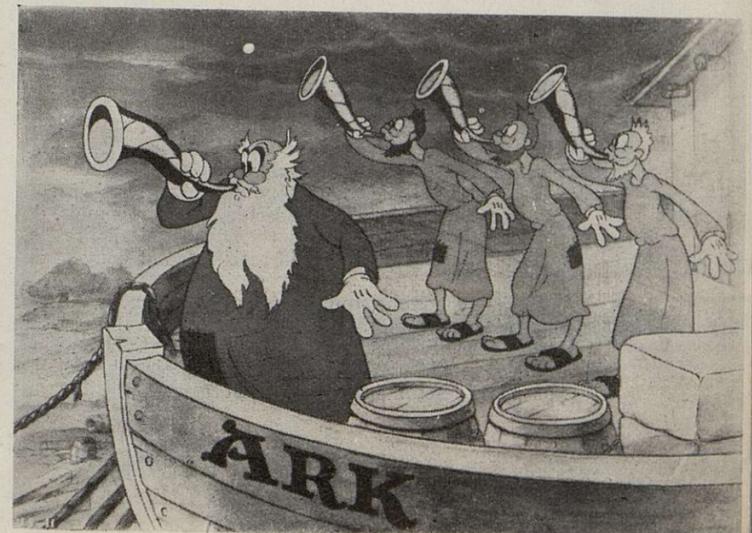
**

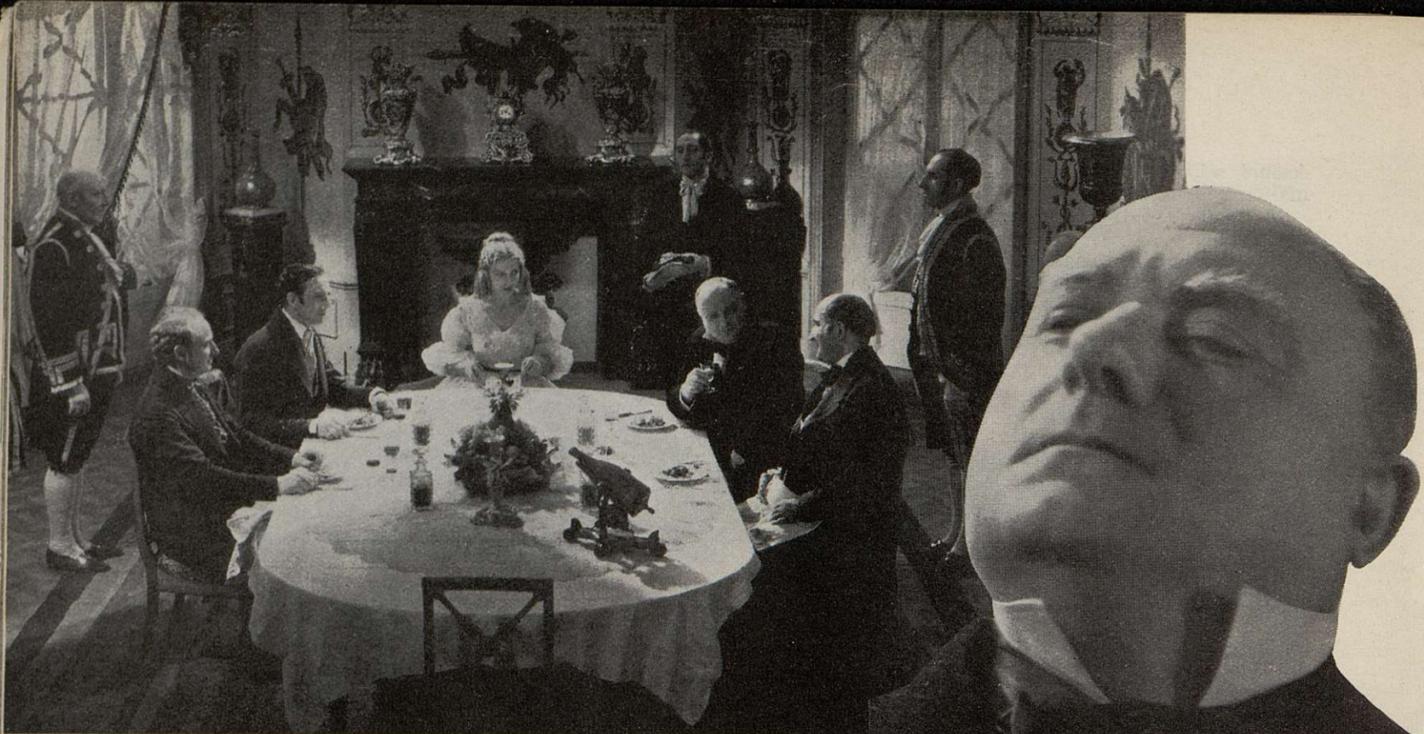
Et maintenant... arrive le jeu des pronostics. Cette année ne fut ni mauvaise ni bonne. Elle nous a offert des ruines, des morts, des décorations, des présentations en masse, et le lot habituel des films catastrophiques. On a vu régner le film théâtral et l'opérette militaire. L'Amérique nous a expédié ses meilleurs films, comme d'habitude. L'installation des réfugiés allemands à Paris a embouteillé un peu les services.

Mais soyons certains que 1933 n'aura pas été une année inutile et pernicieuse. Et faisons des vœux pour 1934, c'est de rigueur. Souhaitons deux choses : l'entente des gens de cinéma français contre les taxes et la fin du règne des auteurs dramatiques. Rendons le cinéma à ceux qui l'ont fait se développer.

JEAN VALDOIS.

1933 aura vu les premiers dessins animés en couleurs, et cette formule du cinéma est de plus en plus goûtée par le public (une image de « L'Arche de Noé »).





LE GENDRE

DISTRIBUTION :

Poirier..... LÉON BERNARD.
(Sociétaire de la Comédie-Française).
Antoinette..... ANNIE DUCAUX.
Gaston de Presles..... DEBUCOURT.
Duc de Montmeyrand..... ESCANDE.
Verdelet..... CHARPIN.

DE MONSIEUR POIRIER

M. POIRIER, honnête commerçant qui a passé trente ans de sa vie à aulner du drap, s'est retiré des affaires après fortune faite. Et, lorsqu'il dit « fortune faite », ce n'est pas une de ces médiocres fortunes qui sombrent à la première débâcle financière ou au moindre changement de gouvernement.

M. Poirier possède quatre millions, quatre millions en valeurs solides, en immeubles, en terres. Et, quatre millions à une époque où l'on ne parlait pas encore de Loterie Nationale, c'est quelque chose !

Car, ne l'oubliez pas, c'est en 1846 que M. Poirier, veuf d'une fort honorable femme et père d'une charmante fille, Antoinette, a quitté son magasin pour venir s'installer dans un luxueux hôtel particulier, chaussée d'Antin.

Quel excellent homme que ce M. Poirier ? La bonté même, le cœur sur la main, bref une perfection de bonhomme, si un grave défaut ne venait gâcher une partie du plaisir qu'il prend à vivre et à dépenser son argent.

De vaniteux qu'il a toujours été, M. Poirier est devenu ambitieux. Son rêve, — mais il n'ose le formuler, — serait d'avoir un titre et, qui sait ! d'avoir peut-être un jour ses entrées aux Tuileries.

Pour arriver à ses fins et pour augmenter déjà son prestige dans le monde, il a décidé, voici trois mois, de marier sa fille, la jolie Antoinette, au marquis de Presles, gentilhomme de haute lignée, mais ruiné et couvert de dettes.

Le jeune homme, qui pour sauver l'honneur de son nom n'a pas hésité à consentir à cette mésalliance, est fort séduisant, et Antoinette, qu'une éducation des plus soignée, — elle a coûté assez cher à M. Poirier ! — a déjà pas mal désembourgeoisée, n'est pas insensible au

charme de son mari. Elle l'aime profondément tout en le craignant un peu. N'est-il pas d'une autre essence qu'elle et arrivera-t-elle jamais à lui plaire vraiment, même avec sa jeunesse, son intelligence et sa beauté, elle qui n'est jamais sortie et ne connaît presque rien des usages du monde ?

Jusqu'à présent, et quoique le jeune couple soit encore en pleine lune de miel, Gaston de Presles ne paraît pas avoir vraiment remarqué le trésor de charmes et de délicatesse qu'est sa femme. Son bonheur le préoccupe certes moins que ses propres chevaux, ses réceptions et ses maîtresses, retrouvés grâce aux millions du père Poirier.

Antoinette, quoique marquise, n'est donc pas entièrement heureuse. Si son mari ne l'a épousée que pour sa fortune, elle ne l'a pas épousé que pour son titre, et elle avait espéré trouver chez l'homme qu'elle aime plus de compréhension et plus de tendresse.

M. Poirier n'est pas sans s'apercevoir de cet état de choses. Les prodigalités de son gendre ne sont pas sans l'inquiéter également. De plus, il trouve au marquis de Presles un peu trop de condescendance dans sa manière de lui parler, et trop d'obséquiosité.

Se moquerait-il de lui par hasard ? Et n'est-ce pas assez qu'il lui ait donné sa fille avec un million, payé ses dettes, racheté le château de Presles et établi le jeune ménage au premier étage de son hôtel, sur un train princier ?

Cela mériterait, il me semble, un peu plus de recon-

naissance. Et, pour commencer, son gendre pourrait bien prendre une situation. Il est vrai qu'avec un nom comme le sien, d'après ses dires, l'on ne peut être que soldat, évêque ou laboureur !

— Ton gendre te ruinera ! lui dit un jour son vieil ami et ancien associé Verdelet, qui est aussi le parrain d'Antoinette.

— Et avant dix ans, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Tu es fou ! lui répond Poirier.

— Au train dont il y va, tu sais trop bien compter pour ne pas voir que cela ne peut pas durer plus longtemps.

— Bien, bien, c'est mon affaire...

M. Poirier n'aime pas qu'on lui fasse des reproches, et il lui plaît d'encourir seul la responsabilité des folies de son gendre. Il se décidera cependant à lui toucher deux mots de cela, prochainement.

L'occasion lui paraît particulièrement favorable un jour où, après avoir dû tenir tête à toute une bande de créanciers, il a trouvé que le ton de son gendre n'était pas celui qui convenait.

Ne lui a-t-il pas dit en effet :

— Eh bien ! cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir ? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

— Non, monsieur, lui a-t-il répondu, mais j'ai pris un parti.

— Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander ?...

— Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginai que vous consentiriez à prendre une position...

— Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

— Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme... Mais, puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes... Ma première réforme, mon cher garçon...

— Vous voulez dire, mon cher Gaston, je pense ?...

— De beau-père à gendre la familiarité est permise...

— Et de votre part, monsieur Poirier elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme...

— C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler ! Je suis las de vous servir de plastron. Je sais bien que vous me tenez pour un très petit personnage, un tout petit esprit...

— Où prenez-vous ça ?

— Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

— Ah ! fi ! voilà qui est trivial... Vous parlez comme un homme du commun.

— Je ne suis pas un marquis, moi.

— Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

Cependant Poirier, qui ne voit pas que son gendre se moque de plus en plus de lui, se laisse prendre au piège. Le jeune homme ne l'a-t-il pas assuré de son parfait dévouement ? Il peut bien supporter de lui quelques plaisanteries. Gaston paraît d'assez belle humeur, c'est peut-être le moment de lui parler de ses ambitions. En somme, si Poirier a consenti à tant de sacrifices d'argent, c'est bien pour avoir une petite compensation.

— Vous n'avez qu'un tort, monsieur Poirier, c'est de manquer de confiance en moi.

— C'est que vous n'êtes pas encourageant...

— Voyons, mon cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon ? Si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

— Eh bien ! j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries...

Gaston de Presles est légitimiste, « émigré à l'intérieur », et la cour de Louis Philippe ne lui dit rien. Il ne reconnaît pas le roi *usurpateur*. Il ne peut rien pour son beau-père, que se moquer de lui et dépenser son argent.

— Je crois que la paierie vous irait comme un gant, lui dit-il pourtant pour le faire marcher.

— Oh ! croyez-vous...





— Oui, mais voilà, il vous faut un titre...
 — Oh ! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité, je suis un vieux libéral...
 — Vous serez comte...

— Non, il faut être raisonnable... baron seulement.
 — Le baron Poirier ! cela sonne bien à l'oreille.
 — Oui, le baron Poirier...

Gaston regarde son beau-père et part d'un grand éclat de rire.

Sur ces entrefaites, arrive Hector, duc de Montmeyrand, un ami du marquis.

— Arrive donc, Hector, lui dit-il. Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle ? Pourquoi Louis Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue ? Pourquoi Philippe Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron !

— Savez-vous, monsieur le duc, répond Poirier, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans ? pourquoi j'ai amassé sou par sou, quatre millions, en me privant de tout ? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume après avoir passé sa vie à ne rien faire !

Cependant, après cette algarade, M. Poirier met effectivement son gendre au courant des réformes qu'il compte faire.

D'abord louer le premier étage de son hôtel, le deuxième les contiendra tous. Il va sans dire que les écuries et les remises seront louées aussi et les chevaux vendus. Vendu aussi le château de Presles et renvoyés une partie des domestiques !

— Ah ! on veut me mettre en pénitence ! s'écrie le marquis de Presles !...

Et de décider aussitôt de courir chez une de ses maîtresses, M^{me} de Montjay, qui est loin pourtant d'être aussi jolie qu'Antoinette.

— Ta femme n'est pas responsable des sottises de Poirier. Elle est charmante ! lui dit le duc.

— Laisse-moi donc tranquille, elle ressemble à son père...

Cependant Antoinette, qui pensait avoir fait quelques progrès dans le cœur de son mari, est navrée de ce qui s'est passé. Elle le sera bien davantage lorsqu'une lettre arrivée chez elle lui prouvera vraiment qu'on la trompe et que Gaston n'a pas été fidèle un seul jour.

Cette lettre pour son mari, écrite par M^{me} de Montjay elle-même, la délicatesse d'Antoinette lui avait interdit de la décacheter. Mais Poirier ne s'embarrasse pas de pareils détails lorsqu'il y va du bonheur de sa fille. Il tient maintenant en main sa vengeance.

M^{me} de Montjay est la femme d'un mari fort

jaloux auquel elle doit tout. Un scandale la perdra. Il y va de l'honneur du marquis de Presles de l'empêcher à tout prix. Mais Poirier tient en mains la lettre compromettante, et il est trop blessé par la façon d'agir de son gendre pour renoncer à cette arme contre lui.

Seule Antoinette, qui vient de déclarer à son mari que tout est rompu entre elle et lui, mais qui l'aime encore, peut le tirer de là. Elle obtient de son père qu'il lui donne la lettre. Puis, devant son mari, Poirier et Verdelet, elle la déchire et la jette au feu.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'elle fait ? dit Poirier.

— Mon devoir ! fait simplement Antoinette.

— Oh ! Madame, s'écrie Gaston transporté, comment vous exprimer ?... Orgueilleux que j'étais ! Je croyais m'être mésallié... Vous

portez mon nom mieux que moi ! Ce ne sera pas trop de toute ma vie pour réparer le mal que j'ai fait.

— Je suis veuve, monsieur, répond froidement Antoinette, sans regarder Gaston.

L'admiration que le marquis Gaston de Presles a pour sa femme est maintenant bien proche de l'amour. Il ne cherche qu'à rentrer en grâces auprès d'elle. Mais celle-ci ne paraît pas prendre au sérieux ce revirement et ne se laisse pas fléchir. D'autant plus qu'elle vient d'apprendre que Gaston va se battre en duel avec M. de Pontgrimaud, à propos de M^{me} de Montjay.

— On me dit que vous m'aimez, et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous allez vous battre pour votre maîtresse !...

— Ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir, dit Hector de Montmeyrand, que le bonheur conjugal de son ami intéresse.

— Si vous n'aimez pas M^{me} de Montjay, ne vous battez pas pour elle, dit Verdelet au marquis.

— Quoi ! monsieur, faire des excuses ?

— C'est la seule preuve d'amour que vous puissiez donner à votre femme.

— Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur... la marquise de Presles ne l'accepterait pas.

— Et si je vous le demandais, monsieur, reprend Antoinette fermement.

— Quoi, vous exigeriez ?

— Comment croirai-je à votre amour s'il est moins fort que votre vanité...

— Eh bien ! non... c'est impossible...

Sur les instances du duc, Gaston, brisé, renonce néanmoins à son duel.

— Ah ! Gaston ! tout est réparé, dit Antoinette dans le ravissement. Je n'ai plus rien à vous pardonner. Je vous crois, je suis heureuse, je vous aime.

Et elle se jette dans ses bras.

— Maintenant, va te battre, va.

Fort de l'avoir obtenu ce renoncement, elle ne veut pas qu'il faillisse à son honneur.

Cette fois le marquis de Presles est conquis. M. Poirier, que toutes ces questions d'honneur dépasse un peu, bougonne légèrement, mais il espère fermement maintenant que sa fille pourra être heureuse. Quant à Pontgrimaud, ne vient-il pas lui-même d'envoyer à l'instant des excuses ! Tout est donc pour le mieux, et il n'y aura même plus l'ombre de ce duel sur la félicité du jeune couple. Verdelet, qui vient de racheter le château de Presles à Poirier, le donne en cadeau de nocces à sa filleule. Gaston cultivera ses terres. C'est un métier de gentilhomme.

— Nous sommes en 1846, pense M. Poirier ; je serai député de l'arrondissement de Presles en 47 et pair de France en 48...

J. HAYCE.



CHARLES BOYER dans LILIOM, que réalise Fritz Lang pour Fox-Europa.



JEANNE HARLOW et **WALLACE BEERY**, qui, avec **MARIE DRESSLER**, **JOHN** et **LIONEL BARRYMORE**, **LEE TRACY**, **EDMOND LOWE**, **MADGE EVANS**, **PHILIPPE HOLMES**, etc., se font applaudir dans le grand film M. G. M. : **LES INVITÉS DE 8 HEURES**, réalisé par **George Cukor**.



A partir du 29 décembre, les Films Hakim présenteront au Gaumont-Palace **ANDRÉ BAUGE** dans **LE BARBIER DE SÈVILLE**, d'après l'œuvre de Beaumarchais. Musique de Rossini et Mozart. Adaptation cinématographique de Pierre Maudru, mise en scène de Jean Kemm et Hubert Bourlon. Direction musicale Louis Masson. L'interprétation comprend, en outre, les noms de **CHARPIN**, **PIERRE JUVENET**, **HÉLÈNE ROBERT**, **YVONNE IMA**, **MONIQUE ROLAND**, **JOSETTE DAY** et **JEAN GALLAND**. (Production Vega.)



ALPINISME

Deux très belles photographies extraites du documentaire ALPINISME réalisé par Lucette Gandard dans les Alpes françaises pour Les Images de France. On peut voir, sur un de ces documents, l'opérateur Louis Stein et le guide Demarquis fixant l'appareil sur une pente avant une prise de vues.



D'AMOUR ET D'EAU FRAÎCHE

Réalisé d'après un scénario de Félix Gandéra par l'auteur lui-même, cette comédie reçut le meilleur accueil au Rex et actuellement au Gaumont-Palace. Cinq artistes aimés du public en assurent l'interprétation. Cesont : AQUIS-TAPACE, ETCHEPARE, RENÉE SAINT-CYR, CLAUDE DAUPHIN et FERNANDEL. (Édition Films Albert Lauzin.)



ANNABELLA et CHARLES BOYER, les deux principaux interprètes de LA BATAILLE, d'après le roman de Claude Farrère. Mise en scène de Nicolas Farkas. Adaptation à l'écran de Bernard Zimmer, musique d'André Gaillard, directeur de production Pierre O'Connell, supervision de Marcel L'Herbier. La distribution comprend, en outre, les noms de **ROGER KARL, HENRI FABERT, JOHN LODER, BETTY STOCKFELD et V. INKILNOFF**. (Production Lianofilm. Édition Films Osso.)



L'Aubert-Palace vient de projeter en exclusivité cette opérette filmée. Mise en scène de Victor Janson et Bernard Derosne, musique de Franz Lehár, dialogue de Van Moppès et Bernard Derosne. En tête de l'interprétation viennent **MARIE GLORY, GEORGES RIGAUD et GERMAINE AUSSEY, MAURICE ESCANDE, CH. REDGIE, GASTON JACQUET, MARGUERITE TEMPLEY, FÉLIX OUDART**. (Production Prima-Films de la Ufa, Éditions A. C. E.)

LA GUERRE DES VALSES



Une des grandes réussites de l'année, qui tiendra bien des semaines à l'Aubert-Palace, où elle passe en exclusivité. Et quelle interprétation. Tout d'abord **FERNAND GRAVEY**, et autour de lui : **JEANINE CRISPIN**, **MADELEINE OZERAY**, **ARLETTY**, **PAUL OLIVIER...** et **DRANEM**. C'est une superproduction Stapenhorst, de la Ufa, réalisée par L. Berger, d'après un scénario de Hans Muller et Robert Liebmann. Supervision Raoul Ploquin, musique d'Alois Melichar, d'après les motifs de Joseph Lanner et Johann Strauss. Dialogues : Jacques Bousquet. (Édition A. C. E.)



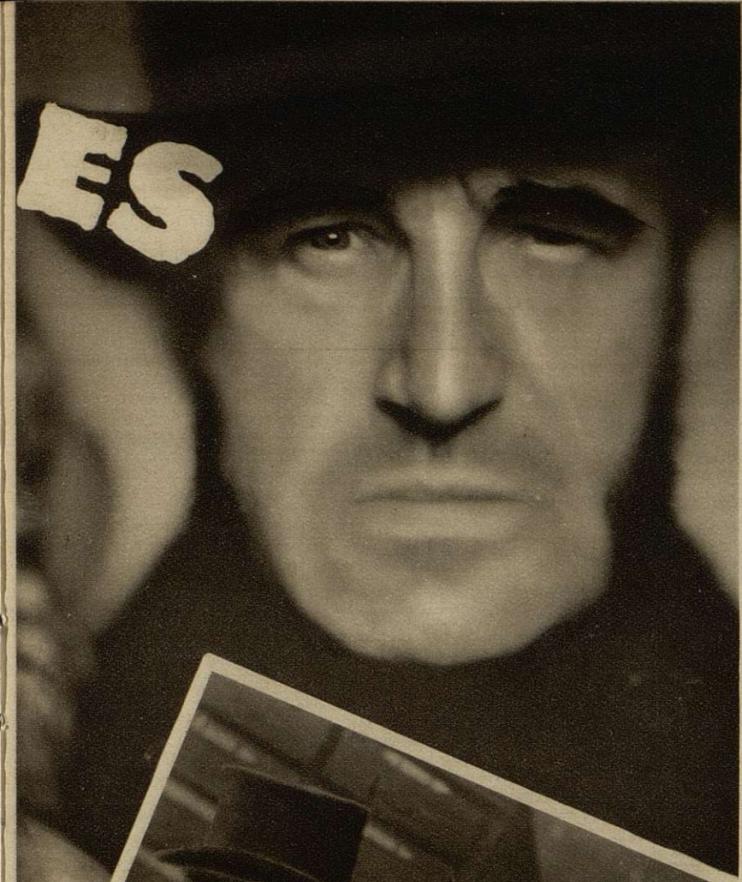


JEAN ANGELO, qui pendant si longtemps fut une des idoles du public, vient de disparaître prématurément.



Alfred Machard, à qui nous de vous déjà les scénarios de TU M'APPARTIENS, SALTO MORTALE, POUR UN SOU D'AMOUR, LE LOUP-GAROU, a voulu composer une œuvre qui fût l'expression même de notre sensibilité nationale et nous a donné SON AUTRE AMOUR, qui interprètent le grand comédien **CONSTANT RÉMY**, **JEANNE BOITEL**, **ALICE TISSOT**, **DONNIO**, **ROGNONI**, **SATURNIN FABRE**, et plus de cinquante gosses turbulents et « nature ». C'est un film 100 pour 100 français.

LES MISÉRABLES



Raymond Bernard a achevé le montage de cette œuvre, qui s'annonce comme devant être l'événement de la prochaine saison cinématographique et qu'il réalise pour Pathé-Natan. Autant de vedettes que de rôles. Aussi applaudirons-nous HARRY BAUR, CHARLES VANEL, HENRY KRAUSS, MAX DEARLY, CHARLES DULLIN, FLORELLE, MARGUERITE MORENO, ORANE DEMAZIS, JOSSELINE GAËL, etc., etc...

LES SURPRISES DU SLEEPING



Une comédie-vaudeville alerte, amusante, pleine de trouvailles, réalisée par Charles Anton et qui fait la joie des spectateurs du Cinéma Édouard-VII. Les rôles principaux sont tenus par FLORELLE et CLAUDE DAUPHIN, avec LOUVIGNY, LE GALLO, etc., et JEANNE CHEIREL. (Production S. A. P. E. C. Édition Fox-Films.)



Le Maître Maurin

C. F. F. A. et les Productions André Hugon ont présenté avec le plus grand succès cette adaptation du roman de Jean Aicard, avec AQUISTAPACE et BERVAL, NICOLE VATTIER et DÉLIA-COL dans les rôles principaux.



MAURICE CHEVALIER et son prodigieux partenaire dans MONSIEUR BÉBÉ, qui vient de remporter un vif succès au Paramount.

PEUT-ON APPRENDRE L'ANGLAIS AU CINÉMA

QUEL est le Français ignorant l'anglais et fréquentant les cinémas où sont projetés des films américains dans leurs versions originales qui n'ont pas au moins appris quelques mots de cette langue ? Cela est si vrai que le spectateur s'amuse souvent à prononcer : *Come in*, dès que, dans une scène, il voit un personnage prêt à répondre au coup frappé à la porte. Oh ! il n'apprend pas beaucoup d'anglais, ledit spectateur (ni d'allemand s'il s'agit de films en langue allemande), mais il s'instruit un peu, un tout petit peu. Il sait que *Auf wiedersehen* signifie *au revoir* et les *Bitte* et *Danke schön* ne lui sont plus étrangers. Il y a longtemps qu'il connaît *I love you* et *Ich liebe dich*. Mais pourquoi le cinéma ne lui enseigne-t-il pas davantage ? Pourquoi ne trouve-t-on pas un système qui permette à chacun de nous de progresser, grâce à des films, dans notre connaissance de certaines langues ?

M. Marck Eli Ravage, Américain qui a passé cinq ans en Europe, a conté que, revenu dans son pays, il ne comprenait plus sa langue. Sans doute exagère-t-il. Mais il se rendit certainement compte que des locutions nouvelles étaient survenues. C'est ainsi qu'il ignorait *O. K.*, car, naguère, on disait simplement *All right*. Vous reconnaîtrez que, si M. Marck Eli Ravage était allé, en Europe, voir quelques films américains, il aurait entendu pas mal de *O. K.* et que le cinéma l'eût mis au courant des changements apportés, en Amérique, au vocabulaire courant.

N'oublions pas, d'ailleurs, que l'anglais n'est pas absolument l'américain, et l'on a même annoncé que certains films d'Hollywood seraient doublés en anglais pour les écrans de Grande-Bretagne. Mais n'exagérons pas à notre tour. S'il y a l'argot, le slang, et aussi des prononciations diverses, l'essentiel de la langue anglaise demeure dans le parler américain.

Apprendre une langue étrangère par le cinéma seulement, c'est évidemment impossible. Mais l'écran peut y aider, et on n'y pense pas assez.

Frank Harris, grand journaliste né en Irlande et mort en France, a publié un ouvrage d'importance, *Ma Vie et mes Amours*, qu'ont traduit en français M^{me} Madeleine Vernon et M. Henry-D. Davray. Il ne s'agit pas d'analyser ici cet ouvrage, d'une franchise, d'une érudition et d'un caractère inoubliables, mais de noter, de souligner la façon dont l'auteur dit s'être perfectionné, un certain moment, dans la langue française. Et nous ne sortons pas, alors, du cadre de notre sujet, qui est de chercher comment le cinéma peut venir à notre secours lorsque nous voulons apprendre une langue étrangère.

Frank Harris était à Paris. Ne connaissant que quelques éléments du français, il consacra cinq jours à l'étude de la grammaire, apprenant par cœur les conjugaisons, puis, avec un dictionnaire, il passa dix-huit heures à lire *Hernani* et le lendemain alla voir jouer la pièce par Sarah Bernhardt. D'abord, il ne comprit rien, puis, à partir du deuxième acte, petit à petit, il se rendait compte du sens des mots. Le lendemain, il trouva un exemplaire de *Madame Bovary*, le lut, prit note de cent cinquante mots nouveaux pour les chercher dans le dictionnaire et les apprit alors. Là se borna son étude du français. Ce qu'il sut ensuite, il l'acquit par la lecture et la conversation.

Peut-on s'inspirer de cet exemple aujourd'hui, pour un Français, alors qu'à Paris sont projetés des films américains et allemands ? Et d'abord il faut tenir compte de difficultés presque aussi considérables que celles devant quoi se trouvait Frank Harris. Un Russe apprend facilement les langues. Des populations de pays fron-

tières connaissent souvent deux langues. L'Anglais et le Français n'ont pas les mêmes aptitudes, en général.

Certes, l'accent anglais n'est pas toujours aisé à prendre pour un Français, mais la prononciation de la langue française est aussi difficile pour un Britannique ou un Américain. Mais il existe des lexiques qui indiquent des façons de prononcer, par exemple, les voyelles et le *th* anglais. Qu'on les lise, ce qui est facile, puis, assez vite, devant les films parlés anglais, on se rendra compte de la façon de les prononcer. Le sous-titre français sur l'écran ne devra jamais servir de base, car il n'a souvent aucun rapport direct avec les mots prononcés dans l'image correspondante. Je crois qu'à Paris on peut parfaitement progresser si l'on est accompagné au cinéma par une personne qui sait l'anglais et, de temps à autre, traduit un mot, mais alors il s'agit presque de leçons, et le spectateur devient un étudiant qui ne peut plus guère s'amuser devant le film.

Ce qui vaut mieux, c'est qu'on se rappelle le cas de Frank Harris. Il n'existe évidemment pas de textes de films mis dans le commerce, et qu'on pourrait lire, avec des traductions, avant d'aller voir ces films, mais on peut choisir des œuvres traitant un sujet déjà connu.

Le résultat sera-t-il très bon ? Certainement non. Il faudra encore étudier la langue ailleurs, à l'église anglicane, par exemple, échanger des leçons, tenir des conversations, mais, si l'on parle ici de l'apport du film dans la connaissance des langues, c'est parce qu'on l'a toujours négligé. Si peu important que doive être cet apport, on ne doit pas en diminuer la valeur possible.

Je ne sais si un film comme *Liebelein*, vu plusieurs fois par quelqu'un qui aura fait un peu d'allemand au lycée et l'aura à peu près oublié, ne pourra être utile à la connaissance de la langue.

Des films en italien et en espagnol seraient plus facilement instructifs, parce que les vocabulaires de ces langues se rapprochent des nôtres, et le Français, qui n'a pas tout à fait oublié son latin, apprendrait ainsi assez vite un peu d'italien et d'espagnol. Mais ni de Rome ni de Madrid ne nous viennent de films parlants, — ou il nous en arrive très peu !

On sait que les méthodes d'enseignement de langues étrangères utilisent le phonographe. Mais la radiophonie aussi donne des leçons. Ces moyens sont-ils suffisants pour l'anglais ? Du moins la T. S. F. et le cinéma parlant peuvent aider beaucoup les Français qui savent s'aider eux-mêmes.

Mais le professeur d'anglais par radio, me semble-t-il, ne devrait pas négliger le cinéma. Pourquoi ne se mettrait-il pas au courant des films américains projetés à Paris dans leur version originale ? Certes, il n'y a pas que Paris au monde, ni même en France. Or, la province montre rarement des films originaux en anglais et en allemand, et les petites villes n'y pensent même pas, encore moins les villages, mais partout, partout, il y a des appareils de T. S. F., et qui sait si la radio ne serait pas utile au cinéma.

Supposez, en effet, des leçons d'anglais bien faites par T. S. F. illustrées d'exemples de films. Le public « écoutant » ne serait-il pas plus désireux, alors, de voir des films étrangers et les cinémas n'en donneraient-ils pas quelquefois, en province, à la suite de ces expériences ?

On objectera : « Et les films français ? Vous voulez donc les écraser ? » Il n'est pas question de cela. Au contraire. Car beaucoup de gens qui viendraient au cinéma pour se perfectionner dans une langue étrangère ne connaissent pas de films. Ils prendraient goût à l'écran, et tout le monde en bénéficierait.

SUR LE FRONT D'HOLLYWOOD

On raconte....

En quittant Hollywood, Maurice Chevalier a emporté le cœur de la blonde petite Toby Wing. Son cadeau de départ fut une paire de photos dédicacées. Depuis, Chevalier lui écrit de longues lettres. Et l'autre semaine Toby recevait deux disques enregistrés par Maurice à son intention, mais en français.

Toby cherche toujours quelqu'un qui comprenne le français pour les lui traduire, mais quelqu'un qui promettrait de ne pas en révéler le contenu...

**

Et, signe de prospérité, un figurant travailla une journée la semaine dernière. En passant à la caisse, il sortit un vieux ticket.

— La dernière fois que j'ai travaillé, dit-il au caissier, j'ai oublié de toucher mon cachet. Voici le ticket.

Il datait de... 1928 !...

**

On ne fera pas de film sur Hitler à Hollywood. Le producteur Al Rosen, qui avait préparé *Le Chien enragé de l'Europe*, a dû abandonner son projet. A la suite de remontrances de la part de l'organisation Hays, le groupe d'Israélites qui le commandait a préféré battre en retraite. Ils auraient peur des répercussions possibles sur leurs coreligionnaires en Allemagne... Ou peut-être même l'éventualité d'un boycottage des produits américains là-bas les a-t-il effrayés...

**

Le baron Ernest Van Der Decker est ici. C'est le mari de Dorothea Wieck, et directeur d'un des plus grands journaux d'Hitler à Berlin. Dorothea n'a jamais caché ses sympathies nationales-socialistes, voire antisémites, ce qui n'a pas été précisément pour créer une atmosphère heureuse à la Paramount, que préside M. Emmanuel Cohen. Quant au journaliste nazi Van Der Decker, le département de la justice le tient à l'œil, car la propagande nazi prend, en Amérique, des proportions alarmantes.

**

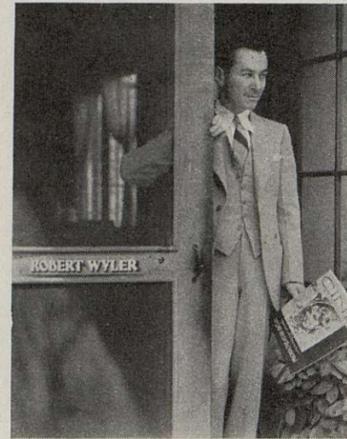
Von Sternberg est le plus célèbre des

En admettant que cette pratique réussisse, on ne souhaite pas du tout la suppression absolue du doublage. Ce procédé extraordinaire, qui ne doit être utilisé que dans des cas très spéciaux, ne doit pas être oublié. Nous l'avons dit et le répétons. M. Pierre Wolff, qui blâma vivement le système, a écrit le texte français de *Nous les mères*, — par philanthropie. Et un autre monsieur, qui accusait naguère de vénalité les écrivains qui vantaient les possibilités du doublage, a collaboré à l'utilisation de cette méthode sans, naturellement, rappeler ses opinions passées, ni, bien entendu, ses injures à l'égard des gens sincères, qu'il a traités de vendus.

Un bruit a couru. On a dit que la thèse contenue dans *Nous les mères* en français ne concordait pas avec celle que défendait le film original. Ce serait tellement monstrueux que je n'y ai pas cru, mais si, un jour, des gens étaient capables de pareils forfaits, il ne faudrait pas s'étonner que, par doublage, on fit faire de la propagande royaliste à un orateur politique républicain, et cela par doublage.

Mais faut-il rendre l'inventeur responsable de ces

faux intellectuels d'Hollywood. Avant d'avoir gagné la grosse renommée, on le voyait, devant sa maison située sur une colline, qui guettait l'arrivée de ses invités. Les visites le trouvaient plongé dans Spinoza ou Hegel, qu'il n'avait jamais lus. Aujourd'hui, il vient de faire établir un scénario de *Catherine de Russie* sans majuscules ni ponctuation. Cela fait très « littérature moderne ». Et, si les interprètes ne trouvent ni queue ni tête aux dialogues sans ponctuation, ce sera sans doute, dans



Robert Wylek, l'excellent metteur en scène français, qui tourne actuellement son premier film à Hollywood.

l'idée de Von Sternberg, un film surréaliste...

**

Le jeune metteur en scène Mervyn Leroy est fiancé avec la nièce de son patron, Jack Warner ; Dick Powell courtise une autre nièce du même patron. David Selznick, producer chez Metro-Goldwyn-Mayer, est le mari de la fille de Louis B. Mayer ; un autre producer, Wim. Goetz, est le mari d'une autre fille à Mayer. Stanley Bergerman, producer chez Universal, est le gendre du vieux Laemmle.

Et Sylvia Thalberg, sœur d'Irving Thalberg, son mari Larry Weingarten, Douglas Shearer, frère de Mrs. Thalberg (Norma Shearer), sont tous employés chez Metro, dont Thalberg est le chef. Hollywood a ses propres dynasties...

**

On dit que Sandra Shaw va épouser Gary Cooper, et Gary le nie. On dit que Virginia Cherill va épouser Cary Grant, et Cary le nie. On dit que Mary Mc Cormic va épouser Harry Bannister, et Mary et Harry le nient. Tous ces Gary, Cary, Mary et Harry ont de drôles de mœurs. Et, pendant ce temps, Johnny Weissmuller et Lupe Velez, qui ont publié des bans, ne se sont toujours pas mariés. Amérique !... Amérique !...

**

Texas Guinan, reine des cabarets, est morte le mois dernier sans pouvoir porter à l'écran son interprétation de l'évangéliste Aimmée Semple Mac Pherson. Aux funérailles de Texas, il y eut tant de monde, et on s'empressait tant pour arracher une fleur à la bière, que douze personnes furent blessées...

**

Joan Blondell accuse Geneviève Tobin de l'imiter, et, pour la déjouer, elle va changer le genre de sa coiffure et de son maquillage. Cela fait, une haine furieuse s'est élevée entre les deux vedettes. Or, tout le monde depuis cinq ans imite Joan Crawford sans qu'elle s'en plaigne. Et maintenant c'est Greta Garbo, la mystérieuse, l'impénétrable Greta, qui, à son tour, accuse Crawford de l'imiter. Dis-moi qui tu imites, je te dirai qui tu es...

**

Dorothea Wieck, religieuse dans son premier film américain, joue une vedette de cinéma dans le second. Et Baby Leroy y joue son enfant. Dans une scène, on voit Dorothea dans la baignoire avec son bébé, tous deux dans leur nudité la plus naturelle. La « metteuse en scène » Nina Mowse dut tourner la scène sans caméraman homme, et on fit descendre d'en haut tous les électriciens.

Ce que c'est quand même que la pudeur !... HAROLD J. SALEMSON.

crimes, qui, d'ailleurs, n'ont pas été perpétrés et ne le seront jamais (peut-être).

Pour en revenir à l'enseignement des langues étrangères par le film, ne pourrait-on établir des bandes spéciales qui, au ralenti, apprendraient quelques façons de remuer les lèvres et de prononcer ? Mais il ne faut pas penser à projeter ces images dans des salles de spectacle destinées au divertissement.

Quant à l'esperanto, il a peu servi au cinéma. Et même une œuvrette parlée dans cette langue fabriquée a été présentée à Paris, mais non pas au public.

**

Les professeurs de langues vont-ils au cinéma ? Peut-être, s'ils s'y rendent quelquefois, devraient-ils réfléchir à l'aide que l'écran serait capable de leur apporter, ou plutôt d'apporter à leurs élèves. Puis ils se réuniraient, établiraient un projet de programme.

LUCIEN WAHL.

NOS CONCOURS

Si vous étiez metteur en scène (Voir nos numéros d'octobre et de novembre)

LISTE DES CINQUANTE LAURÉATS :

Premier prix : M^{mes} et M. LANFREY, 28, avenue de la Villa (Vincennes), qui ont reçu un billet de la Loterie nationale.

M^{mes} et MM. GEORGES CAMUS (Tourcoing), RAYMOND BERNARD (Metz), ANDRÉ BROUTÉ (Agde), THONNERIEUX (Paris), LÉON LEURQUIN (Liège), FEDKA VERMONT (Paris), ROBERT HAUSER (Paris), FRÉHA NATAF (Rabat), BLANCHE MASBRENIER (Le Raincy), ANNE LEROUGE (Marseille), qui reçoivent chacun un bon de 200 francs pour un portrait chez le maître portraitiste Sobol.

M^{mes} et MM. LEMERCIER (Paris), CAHEN (Vesoul), DE PONTTHIEU (Rennes), VALLOIS (Paris), LUC MOREL (Bordeaux), CHARLES LAFOND (Tours), YVONNE LARRIEUX (Paris), FERNAND PAUL (Lyon), JACK LESCOUBES (Mostaganem), YVES LECARTEL (Brest), GEORGES BERTIN (Cannes), ALFRED MAILLARD (Besançon), YVONNE

GLASSE (Tourcoing), BELLÉE (Alger), N. BERNARD (Biarritz), qui reçoivent un collier de perles.

M^{mes} et MM. Raymonde Touray (Paris), Maurice-René Clément (Nantes), Micheline Hubert (Aix-les-Bains), Elisabeth Ledent (Paris), Micheline Coppio (Paris), Paul Lévy (Lyon), Madeleine Nichols (Tunis), Albert Dunan (Genève), S. Schwartz (Paris), Isabelle Lang (Paris), Louise Poulange (Paris), François Morenas (Antibes), Louis de Masure (Paris), Valentine Vert (Valence), Paul Deschamps (Clichy), qui reçoivent un bon pour un portrait du maître photographe Talbart.

M^{mes} MM. Gosselin (Paris), Claire Noteboom (Bruxelles), Réjane Calais (Paris), Lieutenant Luizet (Casablanca), Andizon (Morlaix), Yvonne Sèdes (Fontenay-le-Comte), Ned Bottero (Menton), Goval Ophir (Frameries), Marcelle Pray (Le Coteau), Berthe Guez, Albert Goossens (Bois-Colombes), qui reçoivent chacun un bon pour un indéfrisable Peyrole.

Les prix doivent être réclamés par lettre à Ciné-Magazine, 9, rue Lincoln (Paris). Prière de joindre 1 franc pour frais d'envoi.

LE JEU DES PORTRAITS (Voir notre numéro de novembre)

RÉSULTAT DU CONCOURS :

Les six artistes qui font l'objet de ce concours sont :

1. LILIAN HARVEY.
2. RAIMU.

3. CHARLES BOYER.
4. FRANÇOISE ROSAY.

5. MAURICE CHEVALIER.
6. PIERRE BLANCHAR.

L'artiste que la majorité de nos Lectrices et de nos Lecteurs préfèrent retrouver à l'écran est Charles Boyer. Nous donnerons dans notre prochain numéro la liste des cinquante meilleures réponses.

Concours du visage parfait

Si nous constatons tous les jours un progrès sensible dans chacune des branches de l'activité moderne, n'est-ce pas dans le domaine de la chirurgie esthétique que l'on rencontre les plus grands champions de cette course au progrès ?

Demain peut-être, pour assouvir un caprice, par pure fantaisie, par goût de la perfection sinon par nécessité, vous rendez-vous chez tel célèbre praticien et lui direz-vous ces mots qui peuvent aujourd'hui paraître étranges : « Cher professeur, je voudrais un nez « Myrna Loy », comme vous demandez aujourd'hui à votre coiffeur des cheveux « platinés », à votre couturier un « tailleur Dietrich ».

Nous avons donné dans *Ciné-Magazine*, il y a quelque temps, l'opinion de quelques grandes vedettes sur l'idéal de beauté féminine.

Essayons aujourd'hui de connaître, par la voie de ce concours, les goûts de nos lecteurs.

Ainsi donc, si vous vous trouviez sur une table d'opération, quels traits verriez-vous sculptés avec le plus de plaisir sur votre visage :

1° Le front de..... 4° La bouche de.....
2° Les yeux de..... 5° Le menton de.....
3° Le nez de..... 6° La forme du visage de.....

La même artiste peut être nommée autant de fois que le lecteur juge à propos. Une liste parfaite sera établie d'après les réponses qui nous parviendront.

Les cinquante meilleures réponses recevront un prix.

Les envois devront être mis à la poste au plus tard le 30 décembre 1933.

VOIR NOTRE BULLETIN DE RÉPONSE EN DERNIÈRE PAGE

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Deuils.

Deux grands artistes, l'un vieille gloire du cinéma muet, l'autre nouvelle vedette du film parlant, viennent de s'éteindre presque en même temps.

Jean Angelo, de son vrai nom Barthélemy, bien que sa popularité ait décliné depuis un certain temps, est peut-être l'acteur qui a réuni autour de son nom les plus grandes et les plus sincères sympathies. Sa disparition n'en est que plus cruellement éprouvée.

Débutant au théâtre aux côtés de Sarah Bernhardt, il est engagé par Capellani pour tenir un rôle dans la première adaptation des *Misérables*. Vers 1908, il tourne le fameux *Assassinat du Duc de Guise*. Après la guerre, où il fut deux fois blessé, il tourne *Expiation*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Chères images*. Remarqué par Feyder, qui peut se vanter de l'avoir introduit dans le domaine de la gloire, il tient le rôle du capitaine Morhange dans la version muette de *L'Atlantide*. Depuis ce film, ce sont les engagements continus, les succès incessants. On se rappelle *La Maison dans la forêt*, *Le Prince Potemkine*, *Surcouf*, *L'Aventurier*, *Le double Amour*, *Robert Macaire*, *Barocco*, *Nana*, *La Fin de Monte-Carlo*, *Marquita*, *La Ronde infernale* et *Monte-Christo*.

L'avènement du parlant marqua le déclin d'une carrière qui fut on ne peut plus brillante :

L'Homme qui assassina, *Mon Cœur incognito*, *Atout cœur*, *Le Sergent X* et surtout *L'Atlantide* de Pabst, furent ses derniers succès.

Enfin, ce fut au cours des prises de vues de *Colomba*, son dernier film, qu'il tomba malade.

Ce fut un très bel artiste, dont le cinéma tout entier doit déplorer la perte.

La mort de Firmin Gémier frappe plus le théâtre que le cinéma.

Si nous le vîmes dans la version muette de *L'Homme qui assassina*, c'est avec le parlant qu'il fit ses véritables débuts cinématographiques : il fut un remarquable *Homme sans nom* et un extraordinaire homme d'affaires dans *La Fusée*.

Témoignage de son incessante activité et de la part sans cesse grandissante qu'il comptait prendre à la vie du cinéma, nous le verrons bientôt dans le *Simoun*.

Au théâtre, il s'est partagé entre le métier d'acteur et celui de directeur ; il fut tantôt un des meilleurs artistes des troupes d'Antoine, au théâtre libre, tantôt un directeur avisé, audacieux et intelligent du théâtre Antoine, de la Renaissance et de l'Odéon.

La création de la Société universelle du Théâtre et ses créations artistiques et cinématographiques serviront à introduire son nom dans la postérité théâtrale.



Madeleine Carroll dans une des principales scènes du film « J'étais une espionne » dont elle est la vedette et qui passe actuellement avec un grand succès à l'Elysée-Gaumont.



Un très joli portrait remarqué lors de la récente exposition François Richepin. Ce jeune et très délicat artiste est le petit-fils de Jean Richepin dont « La glu », « Miarka », et « Le chemineau » servirent de thème à d'excellents films muets. Reverrons-nous ces trois œuvres adaptées pour le film parlant ?

La Comédie française... puits d'or.

On se rappelle le bruit qui a accompagné la création sur la scène du Français de la pièce de Paul Géraudy, *Christine*.

Or, il est question aujourd'hui d'en faire une transposition cinématographique. Un grand producteur serait à la veille d'acheter les droits d'adaptation.

On prépare, on tourne, on termine...

EN AMÉRIQUE

— G. W. Pabst, qui a refusé *Le Journal d'un crime*, d'après Jacques Deval, va tourner *A Modern Hero*, de Louis Bromfield, avec Richard Barthelmess.

— Le quatrième film américain de Lillian Harvey s'intitule *Lottery Lover*.

— Ketti Gallian incarnera *Marie-Galante* chez Fox.

— Margaret Sullavan, qui a triomphé dans *Only Yesterday*, aura son second rôle dans *The Good Red Bricks*.

— Edward G. Robinson incarnera *Napoléon* dans son prochain film.

— Charles Laughton sera Louis XVI dans la *Marie-Antoinette* de Norma Shearer. Mais qui sera De Fersen ? Robert Montgomery ? Clark Gable ?

— La musique de *La Veuve joyeuse*, version chantée avec Joan Crawford et Chevalier, sera modernisée, comme on s'y attendait.

— *La bonne Terre*, roman chinois, aura une distribution entièrement indigène.

EN FRANCE

— *Trois de la cavalerie*. Scénario de Paul Glass, mise en scène de Max de Vaucorbeil. Interprété par Betty Stockfield, Janine Merrey, Christiane Dor, Nicole de Rouves, Lucien Baroux, Fernandel, Pierre Brasseur, R. Cordy, P. Monnier et Bill Bocket.

— *Le Grillon du foyer*. Mise en scène de Robert Bondrioz. Interprété par Jeanne Boitel, Jim Gerald, Nane Germon et Pierre Finaly.

— *Dactylo se marie*. Suite au film intitulé *Dactylo*. Mise en scène de René Pujol. Interprété par Marie Glory, Jean Murat, Armand Bernard et Mady Berry (en préparation).

— *Mademoiselle Docteur*. Mise en scène d'Anatole Litwak. Interprété par Alice Field (en préparation).

— *Avril*. Mise en scène d'Henry Roussell. Interprété par Renée Saint-Cyr et Jules Berry (en préparation).

— *L'Ange gardien*. Mise en scène de Jean Choux. Interprété par André Bauge, Pola Illéry, Azais, Christiane Delyne, Jean Wall et Goupil.

— *Volre Sourire*. Mise en scène de Monty Banks. Interprété par Victor Boucher et Marie Glory.

— *L'Atalante*. Mise en scène de Jean Vigo. Interprété par Michel Simon, Dita Parlo et Jean d'Aste.

— *Crainquebille*. Mise en scène de Jacques de Baroncelli. Interprété par Tramel, Jeanne Cheirel, Gaston Modot et Rachel Devirys.

— *Un jour viendra* : nouveau titre de *Tout arrive*. Interprété par Kate de Nagy et Jean-Pierre Aumont.

— *Tambour battant*. Nouveau titre de *Monsieur le Marquis*. Interprété par Georges Rigaud, Josseline Gaël, Françoise Rosay et Félix Oudart. Réalisation d'Arthur Robison.

LYNX.

Irène DUNNE

CHACUN sait le rôle des « séries », aussi bien au jeu que dans les histoires de chance, d'accidents, de livres... ou de films. Car l'écran obéit plus qu'un autre à cette loi non écrite.

Nous avons vu *Back Street*. Et depuis, les femmes malheureuses ont envahi l'écran, nous révélant la misère des existences sacrifiées, la douleur quotidienne de l'amour qui se cache, le renoncement de chaque jour, la vie solitaire, loin de toute compagnie, seule à seule avec son chagrin, son souvenir...

Forbidden, *Frisco Senny*, *Senny Gehardt*, sont des œuvres issues de ce film, chef de file *Back Street*. Et cela en dépit du fait que *Senny Gehardt*, roman de Dreiser, est bien antérieur à celui de Fanny Hurst.

Mais qu'importe, puisque ces films furent chacun des réussites.

Il n'en demeure pas moins vrai que, de toutes ces figures, la plus attachante, la plus complète, demeure celle d'Irène Dunne.

Cimarron, qui passa « doublé » sous le titre *La Ruée vers l'Ouest*, dans les salles parisiennes, nous la révéla. Mais ce fut *Back Street* qui devait établir, triomphalement, sa renommée, rendre son talent aussi connu, aussi apprécié que son charme, que son exquise beauté.

Irène Dunne, dans *Back Street*, réalise cette perfection rarement atteinte et qu'une artiste, le plus souvent, ne connaît point deux fois. Elle est charmante, sous ses atours de jeune fille de 1900 ; elle est d'une féminité raffinée en femme amoureuse ; tour à tour, elle nous plaît, nous émeut, nous fait pleurer et souffrir avec elle. Enfin, elle est la femme vieillie, solitaire et mourante avec un accent si poignant et si juste que personne, vraiment, ne peut résister à cette emprise qui, durant deux heures, a su réaliser devant nous toute une vie cachée, solitaire, douloureuse infiniment.

Irène Dunne a été, dans le personnage de Ray Schmidt, inoubliable, dans toute la force du mot. Et nous nous sommes penchés sur sa vie.

Une enfance romanesque : son père commande un de ces bateaux à vapeur immortalisés par *Show Boat*. On circule sur Ohio et ses tributaires. La passion du théâtre est vite éveillée chez l'enfant, mais tout s'oppose à la réalisation de son rêve.

Elle fait ses études, elle est professeur. La voilà à Chicago avec ses parents ; elle se décide à prendre des leçons de chant. Un beau jour, une annonce de Ziegfeld — offre d'engagement — lui tombe sous les yeux ; elle joue d'audace, se présente, est engagée.

Ce n'est pas la gloire tout de suite, mais les petits rôles et les hôtels miteux... Qu'importe ! elle travaille, persévère... obtient dans « *Magnolia* » de *Show Boat* un très vif succès, un vrai triomphe, et joue la pièce quarante semaines à travers les États-Unis.

Elle se marie entre temps. Elle épouse un chirurgien new-yorkais. Des offres d'engagement lui sont faites d'Hollywood. Elle accepte, signe pour un film qu'on ne tourne pas, mais obtient, en dépit de concurrentes nombreuses, le rôle de Sabra Cravat de *Cimarron* et, cette fois, c'est le succès...

Elle est la jeune fille de 1890, puis la femme de trente ans, puis la grand-mère aux cheveux blancs. Aussi, pense-t-on à elle lorsqu'il s'agit de trouver « Ray Schmidt » de *Back Street*...

Elle est « Ray », chacun sait comment... Elle illumine l'écran de sa grâce aimable, de sa douceur, de sa beauté



Irène Dunne illumine l'écran de sa grâce aimable, de sa douceur, de sa beauté suave.

suave... Chacun est amoureux d'elle ; sereine et passionnée, elle éveille, chez les plus lucides, une nostalgie profonde, tant elle est la femme dont on peut rêver la venue... Des femmes reconnaissent en elle leurs espoirs, leurs déceptions, leurs douleurs, leurs désespoirs muets, leurs effacements perpétuels devant l'égoïsme tranquille et souverain de l'homme, de l'homme qui se sait aimer, se laisse aimer, se fait servir par cette adorante — et adorable — esclave.

Irène Dunne, Ray Schmidt, deux noms désormais inséparables.

Elle habite Hollywood, elle vit paisible, assez à l'écart ; elle chante parfois, à la T. S. F., sous un pseudonyme. Ses grands plaisirs sont le golf, quelques rares amis, son travail qu'elle aime infiniment et, surtout, quand son mari n'est pas auprès d'elle, le coup de téléphone qu'il donne, deux fois par semaine, le soir, de New-York. Image patiente de l'attente solitaire d'une voix aimée, nous nous représentons bien ainsi Irène Dunne.

Nous l'avons revue dans un petit rôle de *L'âme du Ghetto*, dans *No other Woman*. Demain, nous la verrons auprès de Philip Holmes, dans *Le Secret de Madame Blanche*, dans *The Silver Chord*. Retrouvera-t-elle un rôle égal à celui de *Back Street* ? Pourra-t-elle à nouveau peindre, merveilleusement, une âme féminine aux prises avec le tragique quotidien des jours ? Je ne sais, mais un vieux dicton assure que les eaux tranquilles sont les plus profondes : cela, peut-être, définira Irène Dunne.

LUCIENNE ESCOUBE.

Comment êtes-vous venu au Cinéma?

Enquête d'André Robert ⁽¹⁾

MADAME GERMAINE DULAC

GERMAINE DULAC est assise devant un bureau où les dossiers s'amoncellent et les nations fraternisent. Au mur, de vieilles estampes, un délicieux petit navire qui n'est plus seulement un ornement choisi avec un goût sûr mais bien un symbole, celui du départ... Tout le jour, on est ici en contact avec la terre et le ciel, Rome et Londres, la course en sacs de Carpentras et les palabres ministérielles. Toute la semaine, une femme harmonise les faits internationaux, peut réduire à quarante secondes un discours d'Hitler qui fait trembler le monde et organiser un concours de beauté dans la rue de Monceau. Car Germaine Dulac, premier metteur en scène féminin de France, est maintenant la très active directrice de *France-Actualités*.

« Je suis venue au cinéma d'une bien curieuse façon. J'adorais la musique et la photographie, et j'avouerais sans ambages que toutes mes économies de gosse passaient dans l'achat d'appareils photographiques et le développement des plaques. Par contre, j'avais le cinéma en horreur et, si j'étais une fidèle habituée du Gaumont-Palace, c'est que j'y allais pour son excellent orchestre, mais pas du tout pour ses films. Cependant, en 1907, j'avais connu Napierkowska, et je fréquentai dès lors les milieux cinématographiques. En somme, je suivis un métier que je n'avais pas choisi pour gagner ma vie. En 1912, coup de foudre. Coup de foudre cinématographique par émotion photographique. On présentait un film sur Na-



Ci-dessus : M^{me} Germaine Dulac. En bas : J. de Baroncelli, surveillant une prise de vues en extérieur.



poléon, et la réalisation de la bataille de Waterloo me bouleversa. Je sortis tout émue et, ce jour-là, j'entendis mal l'orchestre... Je continuai toutefois à faire du journalisme, et les hasards de cet étonnant métier me conduisirent en Italie pour une enquête. Ce voyage fut pour moi la plus utile des documenta-

tions. Le cinéma italien était à cette époque particulièrement développé, et je pus poursuivre mon éducation cinématographique, beaucoup voir et même un peu critiquer. Survint la guerre... En 1915, avec deux de mes amies, nous décidâmes de produire un film en mettant chacune la royale somme de 4.000 francs. Avec ces 12.000 francs devaient naître *Les Sœurs ennemies*. Certes on n'y trouvait pas trace d'esthétique, mais un grand souci de la réalité. Faire vrai. Ainsi pouvait se résumer mon premier essai. Avec mon deuxième film, tourné avec Suzanne Després, puis dans *Vénus Vitrix* avec Napierkowska, j'ai commencé la recherche d'une harmonie des plans et d'un rythme purement cinématographique. Enfin, dans *Ame de Fou*, j'ai fait jouer l'appareil. Poussée par une sorte d'inconscient, je n'hésitais pas à multiplier les plans. Ah!

si vous aviez vu un jour Ève Francis affolée par une scène que l'on avait tournée dans quatorze plans différents : « Mais, ma pauvre amie, vous n'allez jamais vous y retrouver ! » Oui, c'était le bon vieux temps...

JACQUES DE BARONCELLI

Jacques de Baroncelli est heureux d'évoquer ses souvenirs. Cela lui rappelle les belles heures de ses débuts journalistiques, et il semble avoir une prédilection pour ce métier : — J'étais l'un des principaux collaborateurs de *L'Eclair*, le journal d'Ernest Judet. J'adorais le journalisme, et je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu quitter ce métier passionnant. La graisse chaude, l'huile lourde des rotatives, le papier fraîchement imprimé, c'est l'ivresse des ateliers de composition, les nuits de veille auprès des typographes... et puis, comme le cinéma, le secrétariat

de rédaction est un métier d'odeur.

— ?...

— Mais oui, la pellicule. Aujourd'hui ce sont les aides-opérateurs qui « chargent » l'appareil de prises de vues ; c'est le plus souvent la monteuse qui découpe le film, mais, autrefois, le metteur en scène prenait plaisir à manipuler cette pellicule qui sentait bon le celluloid. Voyez-vous, dès que j'évoque ces souvenirs, je me laisse aller à la rêverie... J'avais écrit un roman, *La Maison de l'espion*, et des amis me poussaient à le réaliser à l'écran quand la guerre éclata. En 1916, je réalisais *Lumina*, puis *Le Roi de la Mer*, qui avait pour principaux interprètes Signoret, Emmy Lynn, Henry Roussell. C'était l'un des premiers films, — sinon le premier, — dans lequel on utilisa les gros plans. Tout cela ne nous rajeunit pas, et, voyez-vous, si j'avais à refaire ma carrière, je ne sais pas qui l'emporterait du cinéma ou du journalisme, mais je crois bien que ce serait ce dernier.

(1) Voir le début de cette enquête et les réponses de G. Méliès, Jean Renoir et Marcel L'Herbier, dans notre numéro du mois d'octobre.

Quelques films devant le public

« D'Amour et d'Eau fraîche »

D'Amour et d'Eau fraîche est la première œuvre cinématographique de Félix Gandera.

C'est aussi une réussite. Il est impossible de nier dans le travail accompli les qualités d'un véritable « animateur ».

Cependant disons à Félix Gandera que, pour si recherchées qu'elles soient par les producteurs, ses pièces ne représentent pas tout à fait ce que l'on appelle un sujet essentiellement cinématographique. Et nous sommes persuadés que, s'il voulait concevoir directement pour l'écran des sujets plus vastes, plus profonds, nous aurions en lui un metteur en scène qui ne pourrait que servir, tant au point de vue artistique que commercial, la cause du cinéma français.

Mais, pour aujourd'hui, ne nous plaignons pas, car *D'Amour et d'Eau fraîche* est tiré de la pièce peut-être la plus brillante et la plus réussie de Gandera.

Colette, infirmière, épouse un de ses clients, M. Bertinot, qui consacre tout son temps et toute son activité aux bons soins de sa propre personne. Elle fait la connaissance d'une façon « accidentelle », — et dont je veux vous laisser la surprise, — du jeune André Maurecourt, fils d'un gros industriel.

Naturellement, amour passionné d'un côté, réserve conjugale de l'autre.

Pour elle, c'est alors un débat cornélien entre ces deux sentiments : affection et fidélité pour un mari maniaque et qui ne voit en elle qu'une infirmière à domicile, et amour pour un homme, jeune, sportif, et qui voit en elle la femme de ses rêves.

Vous n'avez aucun doute sur l'issue du combat, surtout si je vous apprendis que Colette a un bon vieux bonhomme de parrain, qui, ayant déploré le mariage de sa filleule avec M. Bertinot, encourage le sentiment d'André pour Colette.

Et le film finit par un divorce, un mariage, et puisque nous sommes en France, par des chansons.

Sachez que tout cela est rempli de mots d'esprit, de réparties fines ou cocasses qui alimentent des situations dont le comique atteint parfois celui du gag américain.

Qu'un montage précis et rapide enchaîne les différentes scènes dans un rythme mouvementé et agréable.

Que l'interprétation comprend une phalange de cinq vedettes dont le sympathique Aquistapace, la délicieuse Renée Saint-Cyr, le truculent Etchepare, le brillant Claude Dauphin et l'inénarrable Fernandel.

Que chacun y déploie une ardeur et un allant qui forcent l'admiration et le rire. Que la musique est de Jean Delettre, dont il suffit de dire qu'il est le compositeur de ces fameuses chansons lancées par Lucienne Boyer : *Parlez-moi d'autre chose* et *Des mots nouveaux*.

Que la photo est faite par les maîtres-opérateurs Monteran et Isnard. Et avouez qu'il y a amplement là de quoi passer la plus agréable soirée.

L'Épervier

Voilà encore du théâtre filmé, mais qui, cette fois, semble avoir perdu à la transposition une partie de sa force dramatique, ses plus belles qualités humaines.

Que manque-t-il à ce film ? Sans doute le public ne lui reproche-t-il rien, si ce n'est de ne pas le faire vibrer comme il eût souhaité de le faire. Il semble ici que le grand talent de Marcel L'Herbier n'ait pas tiré tout le parti qu'il aurait pu de la très émouvante et fort belle pièce de Francis de Croisset, créée, il y a quelques années, par André Brulé et Madeleine Lély.

On se rappelle le sujet. Un jeune diplomate français, René de Tier-rache, rencontre à Rome le comte Dasetta et sa femme, dont il tombe éperdument amoureux. C'est un jeune ménage venant de Hongrie et qui court l'Europe. La comtesse Marina a de fort beaux bijoux, et son élégance fait sensation. Elle est très belle aussi, et son mari l'adore. Il ne sait rien lui refuser, et, comme ses ressources réelles sont minimes, c'est au jeu qu'il demande ce qui lui manque. Celui-ci ne lui suffisant plus pratiqué honnêtement, il en est même arrivé à tricher et, d'accord avec sa femme, ils parviennent ainsi à mener un train précaire, mais princier.

La cour discrète de René de Tier-rachen n'apas été sans émouvoir Marina, qui maintenant juge son mari et le méprise. Elle voudrait changer de vie. Or voici que René les surprend

un jour en flagrant délit de vol. Au lieu de faire arrêter Dasetta, il supplie Marina de l'abandonner et de recommencer une vie honnête avec lui. Cependant le comte ayant appris par sa femme que René sait tout, comprend que Marina ne lui appartient déjà plus. Il part, partagé entre son déshonneur et son chagrin, et les amants seront très longtemps sans nouvelles de lui. Ayant besoin de son consentement pour obtenir le divorce et se marier, ils le font cependant rechercher dans toute l'Europe, et c'est un être misérable qui se présente devant eux. Marina lui demande le divorce. Il y consentira si cela doit la rendre heureuse, mais il ne veut pas partir sans lui dire qu'il n'a jamais triché que par amour pour elle et pour qu'elle soit comblée. Il n'a plus joué depuis leur séparation. Il a d'ailleurs voulu se tuer et porte encore les traces de sa blessure. Devant la misère morale de son mari et comprenant sa part de responsabilité dans sa déchéance, Marina, qui n'a en somme jamais cessé de l'aimer, lui revient, et ils partiront ensemble pour la Hongrie, où elle l'aidera à se réhabiliter.

Nathalie Paley, qui interprète le rôle de la comtesse et dont ce sont, je crois, les débuts à l'écran, ne manque pas de finesse et de sincérité, mais nous trouvons son jeu un peu froid. Quant à l'interprétation masculine, avec Charles Boyer en comte Dasetta et Pierre-Richard Willm en jeune diplomate, elle est excellente, encore qu'aucun de ces deux acteurs ne soit vraiment ici dans un de ses meilleurs rôles. Marguerite Templey et Grossmith forment l'élément amusant du film qui, quoique j'énaie dit, constitue un spectacle fort honorable, avec une très belle mise en scène et des danses qui ne manquent pas d'originalité.

Monsieur bébé

Le dernier film de Chevalier nous le présente tel que nous l'aimons, c'est-à-dire avec son entrain coutumier, son aisance, son sourire et son canotier.

Un scénario très simple dans lequel notre ex-roi du music-hall a un partenaire original que l'on ne pourra accuser de cabotinage. Tel est celui de *Monsieur Bébé*. Le vicomte Maurice Chevalier débarque d'Amérique pour retrouver à Paris sa fiancée, qui ne l'attend que le lendemain. Pendant le trajet de la gare chez lui, il s'arrange donc pour donner trois rendez-vous amoureux pour la nuit même : dernières folies permises ! Arrivé *at home*, une surprise l'attend : on lui apporte, en même temps que ses bagages, un bon gros bébé qui a été abandonné dans sa voiture. Il décide avec son valet de chambre Victor d'élever cet enfant. Aussitôt installé dans la maison, Monsieur Bébé y est roi, et ses petits caprices deviennent



La jolie Renée Saint-Cyr est, dans « D'Amour et d'Eau fraîche », la femme de Pierre Etchepare.



Édouard Evelt-Horton et Maurice Chevalier semblent prendre un grand plaisir à la pesée quotidienne de Baby Le Roy, dans « Monsieur Bébé ».

des ordres, tandis que ses sourires rendent fou de joie et d'émotion son père adoptif. Un nurse est convié pour habiller et soigner Bébé, car il ne peut pas toujours coucher dans le lit de Chevalier, prendre son bain avec lui dans sa piscine, mettre ses pyjamas, casser ses montres, etc. Mais celle qui arrive n'est pas une vraie nurse. C'est une jolie petite femme qui cherche du travail et qui a appris par hasard que Chevalier cherche une nurse. Elle sera immédiatement conquise par Bébé et, vous vous en doutez bien, par le père aussi. Vous vous doutez également que le vicomte Maurice Chevalier, après quelques péripéties, enverra bientôt promener maîtresses et fiancée pour épouser la nurse... et Bébé.

Ce n'est vraiment pas mal du tout dans son genre, parce que cela ne cesse jamais d'être très drôle. Des trouvailles continuelles illustrent d'un bout à l'autre ce film, qui n'a pas, je crois, la prétention de faire réfléchir les foules, mais seulement de les divertir. Lorsque Chevalier est rasé par son valet de chambre auquel il vient d'apprendre fortuitement qu'il a été l'amant de sa femme et que l'autre manigance son rasoir près de la gorge de son patron, cela ne nous fait évidemment pas frémir, mais nous amuse tout de même.

Si nous trouvons Maurice Chevalier particulièrement en forme et s'il remporte dans ce film qu'il parle en anglais un succès très personnel, son jeune partner, bébé Leroy, qui n'a pas un an, ne possède que deux dents et ne parle pas encore, en est bien pourtant le véritable héros.

Est-ce lui pourtant qu'il faut féliciter pour tant d'opportunité dans les expressions, ou le metteur en scène pour avoir saisi avec tant d'à propos le moment où son petit interprète voulait bien rire, pleurer ou gazouiller.

« Knock »

C'est de l'excellent théâtre filmé, et ceux qui connaissent la pièce ne seront pas déçus, ce qui est assez rare lorsque l'ouvrage transposé fait depuis longtemps déjà figure de chef-d'œuvre.

Le public prend le même plaisir à suivre sur l'écran qu'à la scène l'admirable interprétation de Louis Jouvet et à écouter, un peu allégé, mais non mutilé, le génial dialogue de Jules Romains.

L'extraordinaire personnage du Dr Knock, que Jouvet a créé et qu'il a su faire sien au point qu'il semble être devenu inséparable de sa personne, nous apparaît même étonnement grandi du fait du relief que lui donnent certains premiers plans. Nous ne perdons rien des expressions de sa physionomie, alors qu'au théâtre le jeu volontairement sobre et dépouillé de Jouvet avait paru un peu froid à ceux qui se trouvaient trop éloignés de la scène et n'avaient pu voir, dans ses yeux et sur ses traits, le reflet de l'âme originale et complexe de son personnage.

A peu près scène par scène nous retrouvons la pièce.

La mise en scène par Jouvet d'une pièce qui est presque autant sa pièce que celle de Jules Romains (non, tout de même pas) se devait d'être parfaite. Le public regrette seulement parfois de perdre certains fragments du dialogue, du fait du débit fort rapide et très particulier de Jouvet, qui, dans son habitude du théâtre, a dû oublier parfois que son premier public était d'abord l'appareil enregistreur.

« L'Agonie des Aigles »

C'est une fort belle réalisation que nous devons au talent de Roger Richbé, qui n'a rien négligé pour créer l'atmosphère très particulière nécessitée par l'originalité du sujet.

L'action se passe en 1822. Sont-ils assez turbulents ces « Demi-solde » immortalisés par Georges d'Espèrès, anciens officiers de l'Empire ayant

refusé de servir la Monarchie ? Leur fidélité farouche au vainqueur d'Austerlitz et de Wagram et leur espérance de voir un jour l'Aiglon aux Tuileries, s'ils savent préparer son retour, les incitent à conspirer continuellement. Ils se réunissent dans des cafés et se reconnaissent « à des signes, à leur costume boutonné, ample, à leur chapeau, à leur canne, au son de leur voix et surtout au large ruban de la Légion d'honneur, moussu comme une rose, qui ensanglante le revers de leur redingote à collet... Ils arrivent sanglés, parés, facés, astiqués, les moustaches cirées en cornes ou rebroussées au peigne de fer, l'œil rond, clair comme un éclat de glace... ».

Voici le colonel de Montander et le capitaine Doguéreau, suivi de son fidèle ordonnance Goglu. Ce sont eux les héros du film. Pierre Renoir est un Montander terrible et séduisant ; Constant Rémy un Doguéreau comme nous avons toujours aimé à nous le représenter. Leur composition et celle de Courtois dans Goglus sont inégalables, et ils ont su donner un air poignant de vérité à leurs pathétiques aventures. L'histoire de Lise, avec tout ce qu'elle comporte de grâce dangereuse, donne une note humaine et sentimentale à ce conte triste et merveilleux tout imprégné des souvenirs de la glorieuse épopée napoléonienne.

Nous nous figurons ce que pouvait être l'état d'esprit de ces hommes en demi-solde et ayant à peu près perdu leur santé, ou un membre, sur les champs de bataille de toute l'Europe. L'inaction leur pèse. Ils n'ont que du mépris pour le gouvernement actuel et la petitesse de ses vues. M. de Villele, le chef du nouveau ministère, mécontente le peuple. On se moque de la Charte et l'on crie : « Vive la Liberté ! » Dans cette effervescence et puisque l'Empereur est mort, c'est vers Schœnbrunn et le roi de Rome trop jeune que vont toutes les pensées de ces hommes. Leur soif de dévouement pour le père se reporte sur le fils.

Hélas ! ils apprennent qu'il languit dans sa prison d'Autriche. Tous leurs espoirs meurent un à un, et leur dernière tentative échoue. La trahison a sapé leurs plus beaux rêves. Ils n'ont plus qu'à mourir, c'est l'agonie des aigles...

C'est un film qui fera beaucoup pour le prestige français.

LE FAUTEUIL 48.



Pierre Renoir (à gauche) et Constant Rémy sont les émouvants interprètes de « L'Agonie des Aigles ».

LES FILMS DU MOIS

Trois pour cent. — La Symphonie inachevée. — Le Bataillon des sans-amour. — Le Voleur. — Liliane. — Conquerors. — Véronikos. — Tout au vainqueur. — Le Tunnel. — Cette vieille Canaille. — Little Giant. — Les Bleus du Ciel. — Le petit Roi. — Étienne.

TROIS POUR CENT

Interprété par SIGNORET, JACQUES MAURY et CLAIRE GÉRARD.
Réalisation de JEAN DRÉVILLE.

Monsieur a soixante ans ; il est décoré de la Légion d'honneur ; il a une femme dévouée ; son fils aîné est mort à la guerre ; le cadet a trente-cinq ans ; il a une fille de vingt ans, et il jout, en même temps que de rentes à 3 p. 100, de l'estime de tous ses concitoyens. Des événements qui lui semblent devoir bouleverser sa vie lui apportent bonheur et tranquillité.

Et voilà Signoret, vedette du muet, gloire de la scène. Pour lui, c'est une réussite. Un peu trop théâtral, la camera nous permet cependant de suivre toutes les vibrations de son visage, et Dieu sait s'il est mouvant et même émouvant. Malheureusement, il est difficile de parler de réussite au sujet de Jean Dréville ; c'est un jeune, on est en droit d'attendre de lui qu'il sorte des sentiers battus. Hors son film exploite un succès. Et ce sera un succès, commercialement parlant.



Claire Gérard et Signoret.

LA SYMPHONIE INACHEVÉE

Interprété par MARTHA EGGARTH et HANS JARAY.
Réalisation de WILLY FORST.

La symphonie en si mineur de Schubert est restée inachevée. Ce n'est pas à dire qu'il n'en ait jamais trouvé la fin. Mais il l'a trouvée à la suite d'événements et d'émotions si intimement personnels qu'il n'a pas cru devoir en révéler le secret. Ce sont ces événements que nous ressuscite *La Symphonie inachevée*.

Pendant près d'une heure et demie, nous nous sommes cru transporté dans un pays imaginaire, tout de beauté, de douceur, de tendresse et de romantisme, tant est fin le talent du metteur en scène, naturel, sensible et léger le jeu des auteurs, tant sont belles ces photographies d'une délicatesse de ton qui approche la perfection, tant est émouvante la musique de Schubert et tant sont habiles les interprètes de ces notes palpitantes.



Hans Jaray et Martha Eggarth.

LE BATAILLON DES SANS-AMOUR

Interprété par JAMES CAGNEY, FRANKIE DARROW et MADGE EVANS.

Les pensionnaires d'une maison de correction vivent sous le joug tyrannique du directeur. Jusqu'au jour où un jeune inspecteur se fait donner la direction du pénitencier. Il crée alors une véritable commune, dirigée par les garçons eux-mêmes, qui retrouvent dans l'esprit d'émulation la joie du travail, c'est-à-dire la joie de vivre.

Un *Chemin de la vie* américain. Comme toujours, l'original est supérieur. On ne retrouve pas ici cette intensité d'action, ce dynamisme qui caractérisaient le film soviétique. Mais combien nous sommes loin de ces fades histoires sentimentales que pendant un long moment nous desservait sans cesse le cinéma d'outre-Atlantique. *Le Bataillon des sans-amour* nous révèle deux remarquables acteurs : James Cagney et Frankie Darrow. Deux vedettes en perspective.



J. Cagney, F. Darrow et Madge Evans.

LE VOLEUR

Interprété par MADELEINE RENAUD, VICTOR FRANÇEN, J.-P. AUMONT et YOLANDE LAFFON.
Réalisation de MAURICE TOURNEUR.

Une femme vole, non par profession, mais par amour pour son mari à qui elle veut plaire en se parant des plus beaux bijoux. Un jeune homme, follement épris d'elle, s'accusera à sa place quand les vols seront découverts. Tout se sait pourtant. Mais chacun bénéficie du pardon : la femme que son mari aime et le jeune homme qui n'est pas fautif.

M. Maurice Tourneur, dont il n'est plus besoin de louer le talent, sait réunir pour chacune de ses réalisations une interprétation d'élite. La voleuse, ici, c'est Madeleine Renaud, dont le jeu simple, sobre et naturel, sait émouvoir les plus insensibles ; à ses côtés, Jean-Pierre Aumont confirme les espoirs que nous avons fondé sur lui. Le mari est campé avec beaucoup d'autorité par Victor Francen. Yolande Laffon, Jean Worms et Paul Amiot sont trois atouts de plus au succès de ce film.



Madeleine Renaud et Yolande Laffon.

LILIANE

Interprété par BARBARA STANWICK et GEORGE BRENT.

Née et élevée dans les bas-fonds, une jeune fille ambitieuse de vivre dans la richesse et le luxe. Pour y parvenir, elle emploie les moyens les plus directs. Elle est indifférente à l'amour de quatre hommes, à la mort de deux autres ; la fortune est son seul but. Mais un homme, le septième, fera triompher le sentiment de l'amour.

Alfred E. Green n'a pas eu besoin de puiser dans le répertoire théâtral ou littéraire pour réaliser un film dont tout l'attrait vient d'un sujet poignant à souhait. C'est avec une attention avide de sensations que l'on suit l'ascension de Liliane, qui, tel Ali Baba, s'ouvre toutes les portes par ces mots prometteurs : *Si on causait un peu...* Voilà un film qui vaut la peine d'être vu.



Au centre : Barbara Stanwick.

CONQUERORS

Interprété par RICHARD DIX, GUY KIBBEE et ANN HARDING.

Ce film nous fait revivre les malheurs et les joies qu'ont connus les États-Unis depuis 1873, c'est-à-dire depuis trois générations. Nous suivons ces événements à travers une famille de banquiers. Roger Standish, sa femme son fils, sa fille, son gendre, son petit-fils, défilent devant nous, entraînés par le courant d'une vie unique... La vie de tous les Américains.

Entre *Cavalcade* et *Conquerors*, il n'y a qu'une différence de pays. La forme est la même, le fond seul change. L'un est placé sur le plan politique, l'autre sur le plan économique. Mais les deux se valent. Ce qui n'empêche pas le premier (parce que premier, justement) de remporter un succès beaucoup plus considérable que *Conquerors*.

Cavalcade anglaise, *Conquerors* américains... Quel titre donnera-t-on à l'épopée française ?



Richard Dix et Ann Harding.

VÉRONIKA

Interprété par FRANZISKA GAAL et PAUL HÖRIGER.

Réalisation de CARL BOESE

Une jeune fleuriste, contrainte par les événements, doit se faire passer pour la femme d'un certain monsieur dont elle est d'ailleurs amoureuse sans qu'il le sache. Pris au jeu, ce dernier s'éprendra également de sa « femme », laquelle « femme » deviendra sa femme. Ce qui amènera la paix dans un autre ménage et entraînera un autre couple vers la mairie.

De la gaieté, du mouvement, de l'entrain, une verve charmante, telles sont les appréciables qualités de cette comédie.

Un scénario banal, certains effets renouvelés et sur lesquels on a un peu trop appuyé, voilà les défauts qui caractérisent *Véronika*.

Enfin, pour faire tout de même pencher la balance du bon côté, puisque le film ne nous a pas déplu, une interprétation plaisante entoure la délicieuse Franziska Gaal.



A gauche : Franziska Gaal.

TOUT AU VAINQUEUR

Interprété par JAMES CAGNEY, MARION NIXON et GUY KIBBEE.

Réalisation de ROY DEL RUTH.

Un détail d'ordre esthétique mis à part, le scénario se ramène à ceci : Un boxeur perd sa popularité à cause d'une femme du monde dont il se croit aimé. Il retrouve la gloire pugilistique en apprenant qu'il a toujours été bafoué par elle. Il se jette alors dans les bras de celle qui ne l'a aimé que pour lui, et non pour sa gloire.

Si, en général, nous ne voyons que le dessus de la production américaine, ce film semble être le type même du film courant destiné au gros public. De ce fait et de par la similitude des sujets, la comparaison avec *Un soir de Raïfe* s'impose. Il en résulte que la supériorité que l'on veut attribuer aux films américains ne trouve pas ici de confirmation, si ce n'est que l'exception confirme la règle...

Mais jugez donc plutôt vous-même, vous passerez une agréable soirée.



A genoux : James Cagney.

LE TUNNEL

Interprété par JEAN GABIN, MADELEINE RENAUD et VAN DAELE.

Réalisation de KURT BERNHARDT.

Mac Allan a élaboré les plans de construction d'un tunnel reliant l'Europe à l'Amérique, dont la construction lui est confiée. Un homme d'affaires essaie d'empêcher l'édification du tunnel. Bravant intrigues et catastrophes, Mac Allan réussit à finir le monstre sous-marin dans les délais prévus. Mais ce chef-d'œuvre lui aura coûté la mort de sa femme.

Combien nous prenons part aux joies et aux souffrances de Mac Allan, à la vie enthousiaste des ouvriers ; combien grande est notre joie quand nous voyons le tunnel terminé. Car telle est la force du metteur en scène que nous croyons vivre ces heures de fièvre et d'angoisse que peut être la construction d'un tunnel gigantesque sous l'Atlantique.

Une remarquable interprétation ajoute encore à la puissance des tableaux qui composent *Le Tunnel*.



Pierre Nay et Jean Gabin.



Alice Field.

CETTE VIEILLE CANAILLE

Interprété par HARRY BAUR, ALICE FIELD et PIERRE BLANCHAR.

Réalisation d'ANATOLE LITWAK.

Une jeune fille du faubourg est recueillie par le chirurgien Vauttier... cette vieille canaille, qui lui donne une brillante éducation. Il écarte successivement tous les amants qu'attirent la beauté et la jeunesse de sa protégée, mais finalement capitule devant l'ancien ami de la vie faubourienne, qu'elle avait délaissé. L'amour triomphe de la richesse.

Le choix des acteurs, celui du sujet, la richesse des décors, la réputation de metteur en scène dénotent chez les producteurs de ce film un réel souci de bien faire et de tout faire pour obtenir les glorieux applaudissements du public. Ils y ont, croyons-nous, réussi. Contentons-nous donc de souligner la qualité du dialogue qui donne au film un certain cachet, un certain vernis qui n'est pas fait pour nous déplaire ; il est signé de Serge Veber.



Helen Vinson et E. G. Robinson.

LITTLE GÉANT

Avec EDWARD G. ROBINSON et MARY ASTOR.

Roosevelt élu président. Fin du régime sec, fin de la terreur sur Chicago, fin des gangsters. Leur chef se retire pour vivre, grâce à son immense fortune, dans la « haute ». Il s'y trouve on ne peut plus gauche, mais s'aperçoit qu'en définitive tous ces gens ne sont que des fripouilles. Avec ceux de son ancienne bande, il corrige tout ce monde et se marie avec une modeste jeune fille.

Little César nous avait révélé Edward G. Robinson, magnifique acteur. S'il fut un peu moins bien dans *Le Harpon rouge* et *Vallet d'argent*, nous le retrouvons aujourd'hui supérieur encore à ce qu'il fut dans son premier film. Lui et le metteur en scène mènent cette comédie avec un entrain et une belle humeur qui entraînent le spectateur dans une suite de scènes d'une drôlerie irrésistible.

Un début et une fin éclatants.

LES BLEUS DU CIEL

Interprété par ALBERT PRÉJEAN, BLANCHE MONTEL et GEORGES PÉCLET.

Réalisation d'HENRY DECOIN.

Un obscur mécano aime Jeannette, fille du président d'un club d'aviation civile. Bien qu'ayant repoussé la demande en mariage d'un excellent pilote, la jeune aviatrice ne croit pas encore aimer le petit mécano. Ce dernier, qui a appris à conduire, effectue son premier pilotage d'avion. L'angoisse qu'elle en éprouve révèle impérieusement à Jeannette son amour.

Un succès populaire certain attend ce film, car il se déroule dans un milieu des plus sympathiques, l'aviation. La vie d'un camp d'aviation civile trouve là une illustration fidèle, donc intéressante. Pourtant le crayon de l'illustrateur, Henry Decoin, taillé irrégulièrement, a donné naissance à une œuvre inégale. L'interprétation est bonne. Georges Péclet nous avait donné, dans son *No man's land*, la mesure son talent. Sachons mieux tirer profit de cet excellent acteur.



Blanche Montel et Albert Préjean.

ÉTIENNE

Interprété par JACQUES BAUMER, MARTHE RÉGNIER et JEAN FOREST.

Réalisation de JEAN TARRIDE.

Étienne, jeune homme de dix-huit-vingt ans, se fiche de tout, de tous et surtout de son père. Mais il adore sa mère délaissée par un mari égoïste et coureur. Pourtant, par suite d'événements mus par les cordes sensibilité et compréhension du jeune lycéen, la paix et peut-être le bonheur retrouvent leur place sous le toit de la famille Lebarrière.

Jacques Deval semble, avec trois ou quatre de ses contemporains, être de ceux que connaîtra la postérité. Les films tirés de ses pièces ne paraissent pas promis aux mêmes destinées. Ainsi, dans l'adaptation qui nous occupe, si le fond même du sujet nous émeut toujours, la plupart des « mots » qui contribuent à la célébrité de la pièce passent inaperçus. Jean Forest, sympathique, ne dit pas toujours juste. Marthe Régnier semble gênée par le micro. Seul Jacques Baumer joue en véritable acteur.



Jacques Baumer et Marthe Régnier.

LE PETIT ROI

Interprété par ROBERT LYNEN, ARLETTE MARCHAL et M^{me} BRETTEY.

Réalisation de JULIEN DUVIVIER.

Le petit roi Michel, douze ans, chétif et malade, ne connaît rien de la vie gaie et souriante des enfants de son âge. La couronne pèse trop lourdement sur sa petite tête. Son père est mort, sa mère exilée. Une cure de santé à l'étranger lui permet de revoir celle-ci. Il prend goût à la vie. Et une révolution l'ayant chassé du trône, une vie normale d'enfant aimé et libre s'ouvre devant lui.

La haute technicité d'un metteur en scène tel que Julien Duvivier est indiscutable. Ce n'est pas de ce côté que doivent se diriger les critiques. Pas plus d'ailleurs que du côté de l'interprétation, qui compte la sensible Arlette Marchal et surtout le jeune Robert Lynen, qui est un petit roi aussi émouvant, aussi touchant, que le petit Poil de Carotte. Le sujet poignant d'A. Lichtenberger complète ce bel ensemble. Dispensons-nous donc des légères critiques de détail que mériterait ce film.

G. COHEN



M^{me} Brettey et Robert Lynen.

**GARDEZ VOTRE VISAGE JEUNE...
CONSERVEZ UN CONTOUR NET...
EMPÊCHEZ VOTRE CORPS DE VIEILLIR...**

ces avantages vous sont assurés par les Traitements Scientifiques et les Préparations "ORESTORIN" du

DR ORESTE SINANIDE (de Londres)

Docteur en Médecine - Spécialiste pour le Rajeunissement
Ancien Médecin Chef d'Electrothérapie de l'Hôpital Militaire Hortan
Ancien Médecin Chef de la Clinique de Physiothérapie d'Epsom

LONDON - 53, Sloane Street (Tél. Sloane 7308).
PARIS - 100, Avenue des Champs-Élysées (Tél. Élysées 33-00).
CANNES - Hotel Miramar.

Souscrivez à l'

**ANNUAIRE GÉNÉRAL
DE LA
CINÉMATOGRAPHIE**

et des
Industries qui s'y rattachent

Édition 1933-1934 - 12^e année
"L'OFFICIEL DU CINÉMA"

la Timidité
EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS

par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Écrire au Dr. B. S. FONDATION RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

Seins
développés, reconstitués, embellis,
affermissés, salières comblées par les
Pilules Orientales

Toujours bienfaisantes pour la santé.
Flacon, contre remboursement 18 fr. 50.
J. RATIÉ, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout, Reçoit de 10 h. à 7 h. M^{me} THEODORA, 72^{bis}, rue des Martyrs (18^e), Corresp. Env. prén., date de nais. 15 fr.

L'ÉPINGLE À ONDULER
WEST ELECTRIC



TOUJOURS ET PARTOUT LA MEILLEURE

LA PLUS RAPIDE. - 10 minutes seulement pour la mise en plis par pression electro-magnétique.

LA PLUS SURE. - Ne peut en aucune façon couper, casser, brûler ou décolorer les cheveux.

LA PLUS SIMPLE. - Légère et facile à employer sans aucune gêne.

Double garantie:
Durée illimitée. Entière satisfaction sinon remboursement immédiat.

WEST ELECTRIC (Dép^t 66), 26, r. de la Pépinière, Paris
EPINGLES
WEST ELECTRIC
pour cheveux longs courts et mi-longes
6 frs 50 la carte de 4
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SOBOL

le Portraitiste des Vedettes
vous fera des conditions spéciales
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS -- Prov. 55-43

Cadeau!

Une paire de Bas soie naturelle N° 452 "Agantic"
44 fin garantie sans charge

Pour vous manifester leur reconnaissance d'avoir contribué à la diffusion de leur marque, les NETTOYANTS BUHLER, les plus anciens Produits d'Entretien français, vous font cadeau d'une paire de Bas de Soie naturelle 452 Agantic, contenue dans chaque coffret BUHLER se composant de :

- | | |
|------------------------------------|-------|
| 1 Boîte de CURÉMAIL N° 3 | 9.50 |
| 1 Boîte POUDRE BUHLER N° 3 | 7.75 |
| 1 Litre BRILLANT LIQUIDE BULL | 14.60 |
| 1 Flacon N° 5 BENZINE JEANNE D'ARC | 8.50 |

vendu au prix de francs 40.35

remboursés presque entièrement par la valeur du cadeau.



Réclamez aujourd'hui même à votre fournisseur habituel votre superbe paire de Bas de Soie avec les 4 excellents Produits Buhler, ou, s'il en est démuné, demandez-les avec un mandat de 40 francs directement aux

NETTOYANTS BUHLER, RAYON N° 4, NEUILLY-SUR-SEINE

"CINÉ-MAGAZINE" EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER



(Photo Gilbert Dorsaz, Genève.)

Le petit village valaisan de Lens-sur-Sierre, où une compagnie cinématographique tourne actuellement les principales scènes de « La Séparation des Races », le célèbre roman de C.-F. Ramuz que l'on vient d'adapter à l'écran.

LYON

Le film du moment, c'est *La Maternelle*, de Jean-Benoît Lévy et Marie Epstein, d'après le fameux livre de Léon Frapié. Il passe à l'Eldorado avec un gros succès.

Nous avons vu aussi : *L'Homme à l'hispano*, avec Jean Murat et Marie Bell ; *L'An de Buridan*, avec Mona Goya, Simone Deguyse, René Lefèvre, Mauricet ; *La Margoton du bataillon*, *Le Signe de la Croix*, *Tout pour l'amour*, avec Jan Kiepura.

Après les deux célèbres duettistes Pills et Tabet, la direction du Pathé-Natan, qui est bien à féliciter, nous annonce la venue de Marie Dubas, la grande vedette parisienne.

M. Francisque Bois, organiste lyonnais, a inauguré, vendredi 3 novembre, les grandes orgues de cinéma installées au théâtre Pathé-Natan.

MAURICE BRUNIER.

GRÈCE

La production française est plus heureuse cette année, car, sur vingt films que nous ont présentés les six salles de cinéma à Athènes, la moitié presque a été choisie parmi les films français, soit : *L'Homme à l'hispano*, *La Tête d'un homme*, *Vingt-huit jours de Clairette*, *Tu seras Duchesse*, *Nu comme un Ver*, etc.

Sur les cendres du cinéma « Idéal » qui a été détruit par un incendie, il a été construit un nouveau cinéma, « Titaina ».

Les films annoncés pour l'hiver sont les suivants :

Mille et une Nuits, *Grand Hôtel*, *Un Scandale à Budapest*, *Marions-nous*, *Dis-moi qui tu es*, *La Flamme sacrée*, *Cavalcade*, *L'Oiseau de paradis*, *Le Signe de la Croix*, *Shanghai express*, etc.

WILY PAP.

FOURRURES

Signé

Dichtner

C'est garanti.
Confiance absolue.

Service spécial pour la province :
51, r. des Martyrs, Paris.

Tél. : Trudaine 17-53

TURQUIE

Nous avons admiré dernièrement les films suivants, sur les divers écrans de notre ville.

Au ciné Mélex : *Moi et l'Impératrice*, *Haute Pègre*, *Baby*, *Kaspa*, *L'Homme à l'hispano*.

A l'Ipex : l'opérette turque *Seuz bir Allah bir* a tenu pendant deux semaines l'affiche avec gros succès ; *L. F. 1 ne répond plus*, *Kaspa*, dialogué en turc, *Un Soir de réveillon*, avec succès.

Au ciné Saray : *Sa meilleure Cliente*, *Captive*, *Les deux Orphelins*, *Nu comme un Ver*, *La mille et deuxième Nuit*.

Au ciné Artistic : *Véronique*, *Madame*

ne veut pas d'enfants, *Casse-Cou*, *Mater Dolorosa*.

Au ciné Turc : *Mélo*, *La Femme de Monte-Carlo*, *Je suis un évadé*.

Moderne : *Une Révolte à Saïgon* et *Baroud*.

A l'Alhambra : *Nagana* et *Madame Butterfly*.

Nous avons actuellement parmi nous la charmante vedette de l'écran, Lil Dagover, venant de Sofia. Elle a été présentée, en scène du ciné Turc, au public de notre ville et fut chaleureusement applaudie. En l'honneur de cette vedette, la direction a présenté son dernier film, *La Femme de Monte-Carlo*.
PH. NAZLOGLOU.

19



L'INDÉFRISABLE 50^{FRS} SEULE

UNE GARANTIE EXCEPTIONNELLE

C'est celle que PEYROLE vous offre dans son

PALAIS DE LA COIFFURE

Voyez le document ci-dessus : PEYROLE, l'inventeur de l'indéfrisable par étuvage à vapeur d'huile, reçoit personnellement les clientes, examine leurs cheveux, établit leur fiche individuelle et leur bon de garantie de 6 mois. En outre, avec PEYROLE, plus d'électricité, donc, plus de crépage, de brûlures, de séances interminables... mais la plus belle ondulation naturelle.

SÉCURITÉ — RAPIDITÉ — PERFECTION

L'INDÉFRISABLE PEYROLE
L'ONDULATION NATURELLE
À VAPEUR D'HUILE

11, B^D DE MAGENTA - PARIS-10^e
TÉLÉPHONE : BOTZARIS 63-85 ET 63-86

COURRIER DES LECTEURS

DERNIERS ABONNEMENTS RECUS :

M. Jean Moulignié, Bordeaux (Gironde); M. Edmond Chalaud, Saint-Chamond (Loire); M^{lle} Liliane Polynice, Port-au-Prince (Haïti); M. Paul Vergèze (Gard); M. Victor Bresse, Tripoli-Marine (Liban); M^{me} Cuvillon, Moutiers (Meurthe-et-Moselle); M^{me} Chevalier de Puech, Boissezon (Tarn); M^{me} Brault Hartmann, Papeete, Ile Tahiti (Océanie); M^{lle} Frénot, Ville-sur-Illon (Vosges); M^{me} Lecomru, Paris; M^{lle} Soubockaitei, Kaunas (Lituanie); Cercle-Bibliothèque de Cantho (Cochinchine); M. Rivière Bordeaux; M^{lle} Lacoste, Genève; M^{me} Lacroix, Marseille; M. Louis, Toulouse; M. Rey, Avignon; M^{lle} Tonais, Alger; M. Véron, Tunis; M. Dumas, Casablanca; M^{lle} Vincent, Bordeaux; M^{me} Renaud, Marseille.

Pour vous et pour moi. — 1^o Suzy Vernon est une personne très aimable, et je ne vois pas pourquoi elle ne répondrait pas à votre lettre. Elle habite 2, rue Catulle-Mendès, dans le XVII^e arrondissement. — 2^o L'âge d'une artiste est une chose aussi peu sûre que la stabilité des gouvernements qui dirigent actuellement la France. Gaby Morlay a, je crois... mais ne soyons pas indiscrets. Son adresse est 21, rue des Tourelles, à Boulogne-sur-Seine.

Maniche. — Voici les adresses de : 1^o Gaby Morlay, 21, rue des Tourelles, à Boulogne-sur-Seine. — 2^o Suzy Vernon, 2, rue Catulle-Mendès, à Paris (XVII^e).

Elaine et Marion. — Pour les adresses que vous me demandez, voyez la réponse à Maniche. Notre ami Marcel Carné est, en effet, revenu du Maroc, mais c'est pour commencer sur-le-champ les prises de vues en studio du *Grand Jeu*. Néanmoins, je lui rappellerai sa promesse; il ne manquera pas de s'exécuter sous peu. Je suis très touché du souci que vous prenez de ma santé, qui est excellente. Quant au travail, comme vous le pensez, la fin de l'année et son redoublement d'activité m'accaparent tout entier.

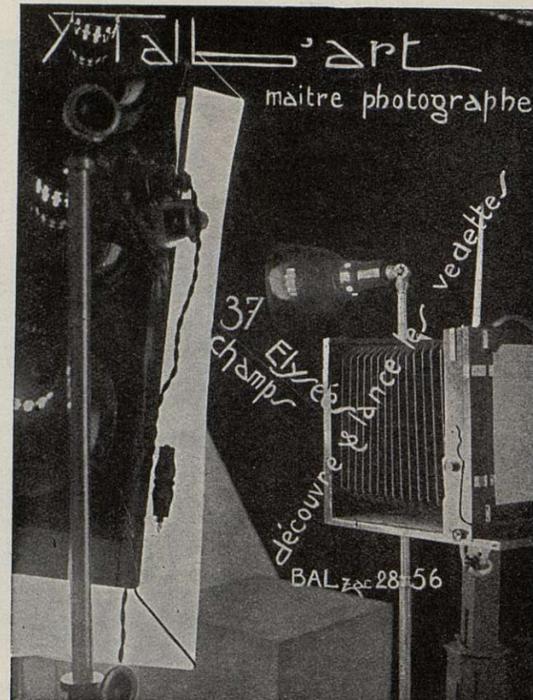
Mektoub. — Vous avez bien raison de ne vous faire aucune illusion sur la difficulté qu'il y a, non pas à devenir metteur en scène, — ce qui est une chose presque impossible, — mais seulement à tenir un rôle des plus subalternes dans une industrie qui se ressent terriblement de la crise (crise économique, films déficitaires, invasion de la main-d'œuvre allemande, etc...). Le meilleur moyen pour accéder à la situation de metteur en scène ? La chance. Seul un heureux coup du hasard vous permettra peut-être un jour de diriger une belle troupe d'acteurs. Mais supposez que vous ne soyez pas favorisé par ce hasard. Vous resterez ainsi à Paris des mois, sans travail, faisant antichambre des journées entières, jusqu'au moment où, dégoûté, vous retourneriez vers votre cher Oran, qui est une très jolie ville, et qui m'a laissé un très agréable souvenir pour les deux mois que j'y ai passés. Vous pouvez toujours demander les renseignements, en vous recommandant de *Ciné-Magazine*, à l'Université Cinématographique sise à Paris, 72, avenue des Champs-Élysées, et qui me parait être la seule école de cinéma artistique et technique sérieuse. Tenez-moi au courant de votre décision.

Sa Sainteté. — J'admire la précision

de votre jugement et l'ardeur de vos convictions. Je ne suis pas tout à fait de votre avis en ce qui concerne l'adaptation d'opéra ou d'opéra-comique. Mais votre point de vue n'est pas négligeable; il est juste, en effet, que tous puissent profiter des joies que procure l'audition d'artistes tels que ceux que vous citez. Mais le cinéma a bien d'autres devoirs à remplir avant celui-là. Quant à Cécile Sorel, pourquoi lui chercher chicane ? Elle remporte au Casino de Paris un succès considérable, qui, je vous l'assure pour l'avoir moi-même admirée, est mérité. Il est exact, d'ailleurs, qu'elle se prépare à faire du cinéma, mais une fois le succès

du Casino épuisé, c'est-à-dire pas avant longtemps.

Chardon lorrain. — Je ne suis toujours pas entièrement d'accord avec vous sur ces questions d'Aubert-Palace, censure et autre. Mais la place me manque aujourd'hui pour vous présenter mes arguments. Malgré toute mon insistance, notre directeur a été inflexible et m'a refusé de me communiquer la liste des gagnants du concours des portraits. Mais vous pourrez vous en assurer vous-même, puisque le résultat de ce concours paraît en page 35 de ce numéro. Je n'ai pas vu, comme vous le dites, le film *Le Revenant*, mais son existence ne m'était pas inconnue. IRIS.



YXA

Produit opothérapique agissant exclusivement sur les glandes mammaires et pouvant être absorbé par les organismes les plus délicats.

Le traitement des "GRANULÉS DE PLACENTA" peut être suivi soit pour le raffermissement, soit pour le développement de la poitrine sans inconvénient pour toute autre médication. (Voir mode d'emploi).

La boîte essai Frs. 16. » Franco. 18. »
— 1/2 cure — 42. » — 44. »
— cure..... — 65. » — 67. »

Envoi discret contre remboursement ou mandat adressé à : Produits YXA, service L, 2, rue Condorcet, Paris-9^e

Les Artistes ont leur préféré...

l'Apéritif PIKINA

Dégustez-le...

il sera aussi le vôtre.

LOTÉRIE NATIONALE



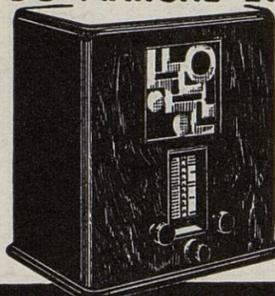
ILLIONNAIRE AVEC UN RECEPTEUR SU-GA...

LE MEILLEUR POSTE DU MARCHÉ ET SUPERHÉTÉRODYNE

7 LAMPES

- Ondes de 18 à 2.000 m.
- Régulateur anti-fading
- Tonalité variable
- Tableau lumineux

Établissements SU-GA
17, Rue Ligner - PARIS-20^e



200.000

Francs de Billets de la Loterie Nationale dont les lots seront intégralement et gratuitement attribués aux Acheteurs d'un Poste SU-GA entre le 15 Septembre 1933 et le 15 Février 1934.

NOTICE EXPLICATIVE SUR DEMANDE

N'ACHÉTEZ PAS UN RÉCEPTEUR DE T.S.F. SANS ESSAYER UN



CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 22 au 28 Décembre 1933.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 29 Décembre 1933 au 4 Janvier 1934

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 5 au 11 Janvier 1934.

NE PEUT ÊTRE VENDU

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
— A TARIF RÉDUIT —

Ce billet est valable du 12 au 18 Janvier 1934.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Découpez celui des coupons correspondant à la date voulue et présentez-le dans l'un des établissements énumérés à la page ci-contre.

Ces billets ne sont en général pas acceptés les Samedis, Dimanches et soirées de gala.



MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES
ULTRAPHONE

CINÉ-MAGAZINE

vous plait...

Abonnez-vous...

CONCOURS DU VISAGE PARFAIT

BULLETIN DE RÉPONSE

J'aimerais posséder :

Le front de _____ La bouche de _____

Les yeux de _____ Le menton de _____

Le nez de _____ La forme du visage de _____

QUESTION SUBSIDIAIRE : La liste idéale sera donnée par _____ Lecteurs.

Nom _____

Adresse _____

Bulletin à nous retourner avant le 30 Décembre.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir ci-contre les bons à découper et les conditions d'admission.)

PARIS

CYRANO-CINÉMA, 76, rue de la Roquette.
COCORICO-CINÉMA, 128, boulevard de Belleville.
CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola.
CINÉMA JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel.
DANTON-PALACE, 99, boulevard Saint-Germain.
GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
MÉNIL-PALACE, 38, rue de Ménilmontant.
MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
PYRÉNÉES-PALACE, 270, rue des Pyrénées.
ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano
RÉGINA - AUBERT - PALACE, 155, rue de Rennes.
CINÉMA FLORÉAL, 13, rue de Belleville.
CINÉ PARMENTIER, 156, avenue Parmentier.
PALACE-ITALIE, 190, av. de Choisy.
SECRETAN-PALACE, 55, rue de Meaux.
MÉSANGE, 3, rue d'Arras, Paris (V°).

BANLIEUE

AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-cinéma
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
ENGHIEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
POISSY. — Cinéma Palace.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania-Sonore.

DÉPARTEMENTS

AGEN. — Royal-Cinéma.
AMIENS. — Pathé Palace.
ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.

ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma-Brasserie Georges.
BESANÇON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.
CAHORS. — Palais des Fêtes.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic-Plein Air.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma-Gergovia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
EVREUX. — Cinéma Novelty.
GRASSE. — Casino municipal de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma-Palace. — Select-Cinéma. — Royal-Pathé. — Modern-Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Cinéma-Théâtre.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé-Wazennes. — Omnia-Pathé.
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grolée. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour. Cinéma Kursaal.
MACON. — Salle Marivaux.
MARSEILLE. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Olympia.
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTEREAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal-Athénée. — Le Capitole.

NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal-Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.
OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHFORT. — Apollo-Palace. — Alhambra-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-MALO. — Casino municipal.
SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SÈTE. — Trianon.
STRASBOURG. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAIN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
TOURCOING. — Splendid.
TROYES. — Royal-Croncels (Jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIRE. — Select-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.
CONSTANTINOPOLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.



558

MAURICE CHEVALIER



FILM
PATHE-NATAN

2036

5

FLORELLE

Reproduction d'une de nos photos 18x24 et d'une
de nos cartes postales Ciné-Magazine Sélection.

Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran

de 1.000 modèles différents

CARTES POSTALES BROMURE :

- | | | |
|---------------------|---------|--------|
| Les 15 cartes..... | Franco. | 10 fr. |
| Les 25 cartes..... | Franco. | 15 fr. |
| Les 100 cartes..... | Franco. | 50 fr. |

PHOTOS BROMURE 18x24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e